

CHRISTIAN CHAVASSIEUX

DEMAIN,
LES ORIGINES
VOLUME 1

Les jours qui te semblent vides / Et perdus pour l'univers / Ont des racines avides qui travaillent les déserts.

Paul Valéry, *Palme*.

« Quand on se pique d'imaginer le futur, une seule chose est certaine : on va se planter. »
Christian Chavassieux, le matin du 1^{er} janvier 2019, au dessus de son bol de café, évoquant le roman en cours avec sa douce.

Je ne sais pas ce qui va arriver ; mais je sais ce qui peut arriver.

Sénèque.

Et quand tu m'auras lu, jette ce livre — et sors.

André Gide, *Les Nourritures terrestres*.

À
Léonard

Prologue

5607249

Le peintre reposa son pinceau. Il pensait s'être trompé. Cela lui arrivait parfois. Il traçait, sur une énième toile faite à sa mesure, une suite de nombres qui avait commencé avec le chiffre « 1 », quarante-six ans plus tôt, sur une première toile qu'il avait choisi de nommer *détail*, parce que chaque tableau n'était qu'un élément de l'ensemble, et c'est la somme des tableaux qui constituerait l'œuvre de sa vie. Des centaines de *détails* s'étaient succédé depuis. Il n'avait jamais dérogé. Jour après jour, il avait poursuivi la plongée monacale et joyeuse dans cette énumération infatigable. Ainsi, il avait dépassé largement le nombre de cinq millions. Où en était-il ? Il recula, rembobina la bande magnétique pour écouter le dernier enregistrement. Année après année, depuis qu'il avait résolu d'ajouter 1 % de blanc dans sa peinture noire, la trace de ses chiffres s'était insensiblement rapprochée du blanc de la toile. Il peignait maintenant des chiffres blancs sur un fond blanc et l'enregistrement de sa voix qui prononçait chaque nombre tandis qu'il le dessinait, lui était un secours précieux quand, comme en cet instant, il doutait de lui. Sa voix déformée par la restitution électrique, prononça dans sa langue natale : « cinq millions six-cent sept mille deux-cent quarante ». Il revint à la

toile, trempa le pinceau dans la mixture, le fit tourner d'un geste automatique et planta son vieux corps à la lisière, là où les derniers traits se distinguaient encore par un reste de brillance. Il écrasa la pointe sur la toile, éprouvant cette sensation – venue plus de cinq millions de fois – de la synchronisation du temps de sa vie avec le temps de son œuvre, et traça un nouveau « 5 » suivi d'un nouveau « 6 » suivi d'un nouveau « 0 », etc. puis il énonça le nouveau nombre peint. Il travailla ainsi quelques heures. Il pâlisait. Sa main tremblait décidément beaucoup trop. Il s'autorisa une pause.

Le 6 août 2011, Roman Opalka expirait à l'âge de 79 ans et son œuvre s'achevait.

Il avait peint le nombre 5607249 sur son dernier *détail*.

DEMAIN LES ORIGINES

première partie

Le livre de Malik

(2042-2043)

I

Tu peux annoncer le pire, Michel, c'est de la prédiction à bon compte, parce que le pire arrive toujours. Toujours. Plus ou moins tard, mais toujours. Et plus le pire se fait attendre, mieux tu passes pour un putain de devin. Un devin qui vieillit bien, un devin de garde, quoi, du genre qu'on goûte mieux à chaque lecture ; surtout si t'es mort. Et quand t'es mort, que tu te sois planté de A à Z ne te dérange plus. Et sinon, Ah comme il était en avance, ils diront, autour de ta tombe. Des clous ! Il suffit de prédire le pire, je te le dis. Tu sais, Michel, il y a un exercice moins payant et plus difficile que de faire des prédictions : c'est de se retourner pour ausculter le passé et trouver où ça a commencé, par quel détail infime, quelle décision, quand ça s'est mis à merder. Parce que ça s'est mis à merder, on est d'accord ? Les deux points sont liés, ça s'imbrique, la cause et l'effet, le début et la fin. Si tant est qu'il y ait un début. On nous balancera Abel et Caïn, ou le geste d'Eve, la Tour de Babel, ce que tu voudras mais ça suffit, on a assez traîné ces mythes pour essayer maintenant de penser une vraie réponse. La *penser*, fais attention à ce que je dis. La penser, tu comprends ? analyser, définir. Par quoi ça a commencé, qui a déconné, au début ?

Michel ne dit rien. Je sais qu'il m'apprécie mais je vois bien que des fois, comme ce soir, il fatigue, il en a sa claque. Faut dire qu'il a, quoi, quatre-vingt piges passées ? alors des fois, quand je pars dans mes démonstrations, il ferme les écoutilles, basta, son esprit se promène hors du triporteur, des fois je crois qu'il dort. Je sais bien qu'il attend juste que

je perde mon souffle. C'est un jeu entre nous. Quand j'en pourrai plus malgré le soutien du moteur électrique – en général, c'est au milieu de la côte avant d'aborder son quartier – il profitera de mon silence et sanctionnera mes délires d'une phrase, bien tournée, à sa manière. Un truc définitif pour me river sur mes pédales et me renvoyer à la ferme, à la fois meurtri et reconnaissant, surtout reconnaissant. Maintenant que plus personne ne le lit, qu'internet est sous contrôle et que les médias ne diffusent plus que de la musique interrompue par des communiqués officiels ou officieux (on ne sait plus), maintenant que tout est naze, quoi, je suis un des derniers à discuter avec lui. J'ai pas lu ses livres. C'est pas ma génération, les bouquins, c'était déjà pas celle de mes parents (et je sais même pas si mes grands-parents aimaient lire). Donc, j'ai pas lu ses livres. D'accord, j'aurais pu écouter ses conférences mais elles sont difficiles à dénicher, on se fait repérer à jouer à ça, et après, pour trouver du boulot — à part à la ferme où des marginaux sont bien reçus.... Bref, je ne connais rien de rien de ce qu'il a écrit, je sais seulement qu'il parlait un moment de décadence de la civilisation occidentale. Notre matrone, Perl, relève le terme et lance le débat : d'abord, l'occident c'est pas clair, et puis déclin ou décadence, faut s'entendre, c'est pas clair non plus, vu que, de l'Asie aux confins de l'Afrique, le « modèle » occidental s'est peu ou prou imposé et métissé, contrairement à ce que croyait mon bon vieux Michel, parce que l'occident s'est renouvelé, a changé, a su se mâtinier de toutes les cultures et réviser le capitalisme qui était sa forme économique privilégiée (enfin, il paraît : je suis loin d'avoir approfondi la question, mais c'est ce que dit Perl, parfois, le soir, quand elle se laisse aller à dire sa vision du monde comme il va), après, ça n'a pas forcément bien tourné mais quel

que soit le modèle de société, ça ne pouvait qu'aller dans le mur, et donc, déclin de l'occident ou déclin de l'humanité, ça va un peu ensemble maintenant, ça se confond, ça se superpose, hein, tu crois pas ? Bon, là, il ne m'écoute vraiment plus. Malgré mon inculture, je crois que Michel Fornay m'aime bien. On est vraiment devenus potes, je dirais, l'été dernier, à la ferme, le jour où je me suis pointé vers lui avec, plantée dans son panier de légumes habituels, une bouteille de champagne, et que je lui ai proposé de boire un coup pour fêter la mort de Zoummer. Il m'a dit, d'abord sévère (ou amusé, je ne sais jamais trop avec lui), Je ne fête pas la mort d'un homme, et puis il a ajouté, intrigué, C'est quoi, ton mousseux ? Pas un mousseux, pardon, m'sieur ! Un vrai champagne. C'était une des rares bouteilles soustraites à l'exportation, que j'avais eue grâce à mon frère douanier. Michel a lu l'étiquette avec un petit sourire en relevant ses lunettes, il a soupesé la bouteille en murmurant T'as personne de ton âge avec qui la partager, une petite copine ou autre ? J'ai failli lui parler de Grace, ma chérie, mais il a ajouté Je ne célèbre pas la mort d'un homme, par contre, je veux bien boire à l'amitié. Alors on a siroté ça tranquille, sous un cerisier, à l'écart de l'activité de la ferme, rien que nous deux. J'ai pensé un moment appeler Grace, et puis, finalement, on était bien comme ça (pardon ma très belle, très pulpeuse et excitante Grace). On fermait les yeux, on savourait. Je l'écoutais parler des vins, des gens passionnants qui lui avaient fait goûter tel ou tel cépage, telle année, tels grands crus. En faisant jouer l'émulsion claire dans le soleil, il a dit « Le premier signe, ça a été le triomphe de l'indifférenciation ». Je ne sais pas ce qu'il voulait dire mais cette idée de signe primitif, de commencement, de faille initiale, c'est ce qui a inspiré ma démonstration d'aujourd'hui, parce que je me suis

souvenu de ce joli moment, ce matin. Il voudra jamais l'admettre mais, quand même, de survivre à Zoummer, je suis sûr que ça l'aidait à savourer les bulles.

Donc, j'essaye de le brancher sur mon histoire de phénomène initial qui a fait qu'on se retrouve là, je veux dire nous tous, pas seulement les européens, les américains, les occidentaux quoi, mais les africains, les asiatiques, tous les pays, toutes les cultures, dans ce monde qui tanguet, alors qu'on approche de Mérides, avant la côte où Michel peut raisonnablement espérer que je vais choisir entre pédaler ou parler, je m'arrête, et de pédaler, et de parler. Il y a un barrage. Des soldats. C'est pas la police, c'est l'armée, pire : c'est le corps des Mains de Fer. Je sais qu'il y a des mouvements dans certains quartiers en ville, depuis le coup d'État, c'est une guerre de siège là-bas. Je m'en préoccupe pas trop, moi. Michel a essayé de m'intéresser à ça, à cette histoire de putsch militaire, mais je lui ai dit : pas la peine Michel, j'y comprends rien. Et puis, franchement, qu'est-ce que ça change ? Il a bougonné à sa façon Tu ferais bien de comprendre parce que tôt ou tard, la négligence, ça se paye. Et voilà, les Mains de fer sont là, c'est peut-être bien le jour où je vais être obligé de comprendre. Il y a des ferrailles cloutées en travers de la route, une barrière sur des sortes de chevalets, et des hommes sont alignés devant un véhicule blindé, armes au poing braquées sur nous, des fois que me viendrait l'idée de leur foncer dessus avec mon triporteur. Michel a émis un juron indéchiffrable entre ses mâchoires. Ces cons-là nous mettent en joue, sérieusement ! L'un d'eux soulève la visière de son casque et nous fait signe d'avancer doucement. Je pédale mollo jusqu'à

eux. Fouille du véhicule ! crie un des hommes, un méchant, un violent. Vos visages, marmonne celui qui est le plus près, d'un ton routinier. On expose nos têtes bien droites comme il faut faire. Ils approchent le biomètre, flash, et tout de suite le tintement habituel, celui qui rassure, qui dit que tout va bien. Michel grommelle ; j'aimerais autant qu'il ne monte pas sur ses grands chevaux. Je le connais, il a quand même une réputation de grande gueule. Heureusement, il se contente de se rencogner sur son siège. Elle est bien loin de la ville, cette patrouille. Perl qui, en tant que matrone, doit sortir le plus souvent et se rendre à Mérides, revenait ces dernières semaines avec des histoires de contrôles et de tracasseries policières. Mais elle les rencontrait toujours dans la ville, pas si près de nous en périphérie, à l'extérieur des anciennes zones industrielles. J'espère au moins que ce sont des vrais soldats. Je crois que oui, tout l'indique. Les tenues ont l'air soigné, les chaussures, les armes, ils ont tout le matériel réglementaire, y compris les insignes brodés avec la double main noire, reprise sur le flanc de la mitrailleuse. On dit que des faux soldats vous barrent la route comme ici, et en fait c'est un enlèvement. Alors, chantage, rançons... il y a des malchanceux, paraît-il, qui disparaissent pendant des années ou qu'on ne revoit jamais. Bon, la présence du blindé me rassure : pour de simples ravisseurs ce serait tout de même engager de sacrés moyens (et prendre de sacrés risques, vu l'indiscrétion) pour juste rendre la mise en scène plus crédible. Vous transportez quoi ? dit un soldat tandis qu'un autre pianote sur le biomètre et consulte nos dossiers. J'entends Michel grincer à voix basse : « un vieux philosophe » Moi, je fais pas le malin, je dis : Monsieur est un client, je le ramène chez lui avec ses provisions. Ils sont trois à présent à faire le tour de mon 'véhicule',

visières levées, visages exposés, ce qui contribue à authentifier leur appartenance, et puis si c'étaient des malfrats, on serait déjà embarqués, ils ne perdraient pas de temps à contrôler ma licence. Vous allez où ? dit tranquillement le gars qui a vérifié nos binettes. Ça se détend. Je bafouille qu'on se rend chez Michel, telle rue dans la banlieue nord, le type dit Je sais où c'est, en me montrant le biomètre qui affiche tout ce qui nous concerne, mon client et moi, y compris l'adresse de Michel. Michel que j'entends grogner, ça l'emmerde tout ça. Et vous, dit le soldat à Michel, comment vous êtes-vous rendu à la ferme du jeune homme, là, en pousse-pousse ? Je corrige : « C'est un triporteur », Michel soupire, je réponds pour lui que mon client prend la navette du samedi qui se rend à Carcosa, et comme elle ne repasse vers la ferme que le surlendemain, on s'organise comme ça. C'est moi qui le ramène chez lui. On a l'habitude, ça n'a jamais posé de problème, c'est pour ça... Le type ne m'écoute plus, promène son regard ailleurs. Un soldat, derrière nous, a ouvert le haillon, il sort le panier de légumes que Michel est venu acheter, comme presque chaque semaine, à la ferme. « Ho, ho... C'est quoi, tout ça ? » Je retiens une furieuse envie de lancer Des légumes, ça se voit pas ? Michel commence à s'agiter, je vois ses épaules remuer et sa tête dodeliner. Le gars du biomètre rejoint son collègue derrière moi. Ils discutent tous les deux. Je sais bien ce qu'ils veulent. Michel aussi. Le soldat qui fouille mon bagage réapparaît ; Vos pneus ne sont pas assez gonflés, il me crache. Voilà, ça commence. Je détaille mes pneus. Une roue arrière, peut-être... L'autre ajoute que mes rétroviseurs sont mal réglés et le type avec le biomètre reprend, soupçonneux : Vous êtes partis à quelle heure de votre ferme ? Michel a compris, il grogne : « Bon, ça va... » et s'apprête à sortir de son

fauteuil, j'anticipe le mouvement, j'appuie sur son épaule pour tenter de le retenir et je dis : Pour les pneus, je ferai attention. Et pour ça, regardez (je corrige sans conviction l'orientation des rétros, qui était très bien). Peine perdue, la litanie des griefs reprend : Il a quel âge votre triporteur, il est encore en droit de circuler ? Je coupe court, on sait tous très bien comment doit se conclure cette conversation : Messieurs, si je peux quelque chose pour vous, est-ce que quelques légumes... Le soldat au biomètre me sourit comme si j'avais enfin compris les règles du jeu, du regard il interroge son collègue, qui approche avec le panier. Bah, je sais pas, faut voir. Ça me fait plaisir, je dis, vous voulez du manioc ? « Mon manioc, merde » souffle Michel. Du manioc ? Non, ricane le soldat au biomètre. Le soldat au panier soulève un sac, il fait semblant de s'extasier : Les pommes douces, là, c'est bien. Et les melons, et les courgettes, il y a du ginseng aussi, bien, bien. « Merde » répète Michel. Je saisis à nouveau son épaule dans l'espoir de le calmer. Et puis, obligé, Michel explose : « Eh ! attendez, c'est moi qui ai acheté ces légumes. Vous n'avez pas le droit de les saisir. Remettez ça dans le coffre. Allez, Malik, on s'en va. Vous, ouvrez-moi cette barrière. » Aïeāïeāïe. Les gars le considèrent avec la mine attristée qu'on peut avoir quand un gamin s'est pris les doigts dans une porte alors qu'on l'avait prévenu...

Descendez du véhicule !

On dirait que l'air est soudain plus froid de plusieurs degrés. J'aime pas du tout la gueule qu'ils font. J'aime pas du tout voir la crispation de la main du gars sur son fusil-mitrailleur. Descendez du véhicule, allez ! Les canons sont braqués sur nous. Comme je ne vais pas assez vite, un soldat m'attrape par la veste et me fait dégringoler de ma selle. C'est un

triporteur de type utilitaire, déraisonnablement haut, je m'affale par terre en me faisant mal, pas le temps de geindre, un coup de pied aux fesses me remet à la verticale. Tout ça pour des patates. Michel, demain, je t'en rapporte, y'a pas de problèmes, tu sais. Mais Michel hausse les épaules. Il souffle Question de principe, en s'extirpant de la banquette aménagée à l'avant. J'espère qu'ils ne vont pas me confisquer le triporteur. Hormis le vieux camion à moteur thermique qui menace chaque jour de tomber en panne, on n'a plus que quatre triporteurs pour les transports. Et celui-là, c'est le plus beau, avec son cadre solide et léger tout en bambous, la selle en hauteur qui me donne un point de vue de camionneur, la balancelle devant pour le client, ses côtés joliment peints et sa capote toute neuve. C'est le plus sophistiqué aussi : un bon moteur électrique multiplie l'effort humain. C'est le petit bijou de la ferme, quoi, une vraie bagnole. On est là, debout au milieu de la route, mains en l'air. Michel a soudain perdu de sa superbe, il est pâle, il comprend que la situation est potentiellement dangereuse. Le soldat qui a gardé le panier le soulève, Confisqué, il dit, et il l'emporte sous le regard narquois des autres. Michel se mord les lèvres, je vois bien qu'en lui les injures grondent, que ça demande qu'à jaillir. Je le fixe de mes yeux écarquillés pour le supplier de se tenir tranquille. Les autres soldats sont venus profiter du spectacle. Un jour, probablement, je me souviendrai de leur nombre mais là, la panique gagne, je les vois innombrables, tournoyant et nerveux, l'acier des canons nous asticotent les flancs, les gars se marrent, rien de méchant pour le moment, ils veulent juste nous faire peur — et c'est réussi. Nos postures ont changé, instinctivement on a mis les mains sur la tête tous les deux, sans qu'on en ait reçu l'ordre. On se plie, on se replie. Se faire petit-tout-petit, que

l'orage passe. Michel est passé à un autre stade, il est enfoncé dans une forme contrainte de patience, les yeux dans le vague, moue butée, sûrement il révise tout Nietzsche, tout Locke, tout La Mettrie... Ceux dont il me parle de temps en temps, quand il est en veine de pédagogie. « Toi, tu viens par là, qu'on s'explique » lance un soldat, celui qui m'a fait une sale impression tout à l'heure. Comme on ne comprend pas de qui il parle, Michel et moi on ne bouge pas, alors le soldat pousse Michel d'une bourrade trop violente pour son vieil équilibre, il trébuche, se rattrape, la troupe est agitée de gros rires. Mais rires fêlés : il y a un malaise, que je sens nettement planer au dessus de la scène. Attendez, je dis, laissez-le, gardez tous les légumes que vous voudrez, j'irai en chercher d'autres, pas de problèmes, si vous me laissez prendre mon thell, je mexte tout de suite à mes matrones et quelqu'un rapplique dans la demi-heure, je vous assure. Un canon vient comme un doigt sur les lèvres, me faire taire. Le soldat entraîne Michel vers la mitrailleuse. La scène est extraordinairement silencieuse, les hommes se taisent, ce pourrait être un cauchemar, ça y ressemble. Je vois mon philosophe minuscule et voûté entre la stature sombre des autres, les uniformes rembourrés qui leur donnent des allures de super-héros début de siècle. Je le vois, visage défait et blanc, poussé par l'un d'eux, disparaître derrière l'énorme caisse du véhicule militaire. Qu'est-ce qu'ils lui veulent ? Je gémiss : « Ne lui faites pas de mal... Je vous en supplie. Il a plus de quatre-vingts ans, faut lui pardonner... » Fouck ! Tout ça pour des légumes, merde. Un soldat me bouscule et me fait mettre à genoux. C'est pas vrai, c'est pas vrai, ils vont quand même pas... Je suis qu'un pauvre jardinier et l'autre, là, c'est un vieux philosophe qui a été célèbre à une époque, très célèbre, Michel Fornay, ça vous dit

rien ? Je sens la dure exclamation d'un canon contre mon crâne pour toute réponse à ma diarrhée de paroles. Mon cœur cogne à me faire mal, il occupe toute la place, de mes oreilles à la plante de mes pieds. Je sens que je me liquéfie, une peur énorme me domine complètement. J'entends là-bas la voix de Michel qui, ça y est, s'est mis à engueuler tout le monde, je ne saisis pas le détail mais le sens des paroles est clair, il les remet à leur place. Alors, il y a une rafale. Sèche et brève. Le vacarme métallique tape contre les tôles du blindé et fuse au loin, en écho frappe contre les vestiges de fabriques, puis s'atténue, joue, grince longtemps au milieu du ciel. Plus rien. Ce n'est pas moi. Je suis vivant. Tout de suite, je me dis : Ils ont buté Michel ! Je me tasse inconsciemment, je suis un cloporte enfoui sous sa pierre, je suis une créature pitoyable qui se terre... je me dis C'est fini, je ne pense plus à Michel, je gémiss malgré moi, je pleure sur mon propre sort parce que ça va être mon tour. La rafale a paralysé les soldats, complètement, un long moment — j'ai bien senti leur stupéfaction — en même temps que moi, incrédules eux aussi, gestes et mots suspendus et puis ils ont repris vie. Mollement : taciturnes, pas fiers, la rigolade a dégénéré, j'en entends un qui souffle Pas possible, un autre Non mais là il déconne, d'un air navré, sans colère véritable, pour juger l'acte d'un copain, une bêtise à laquelle on est habitué, une sale manie qui gêne l'entourage.

Ils ont buté Michel Fornay, ces cons ! ils l'ont buté pour de vrai et ça va être à moi. Le soldat qui a vaguement protesté me donne de petites tapes avec l'extrémité de son canon. Oh, toi ! l'arabe ! Allez, debout. Il a soufflé ça d'un ton las et presque doux. Je comprends que l'assassinat est un acte isolé, imprévu, que ça va en rester là si je me retiens de broncher.

Aucun risque que je la ramène. Soulagé malgré tout, j'obtempère. J'ai du mal à me relever, je titube, je prends conscience que les muscles de mes jambes sont tétanisés, me redresse tout de même, personne ne fait un geste pour m'aider. Debout, je redécouvre la scène, le barrage, les hommes silencieux à présent, une humeur maussade s'est invitée au milieu de tout ça, le bruit fatigué des semelles qui raclent le bitume, et le paysage de friche industrielle qui répand ses écailles de rouille et de tuyaux, de toitures effondrées, de béton envahi de végétation à perte de vue. Tout me paraît d'une netteté incroyable. Quelqu'un me dit Récupère ta machine, fous-le camp d'ici, rentre chez toi. Une autre voix s'interpose Attends, on va pas rester avec l'autre sur les bras ! Et on me fait reprendre le triporteur, on me guide jusqu'au blindé. Je pousse mon engin avec peine, je vais lent flageolant somnambule entre des silhouettes irréelles, irréel moi-même, et puis deux gars apparaissent, ils tirent Michel par les pieds, il est tombé face contre terre et la face glisse sur le sol avec un bruit écœurant, beaucoup de sang, et tout ce sang sous lui fait comme une couche poisseuse qui facilite le déplacement. Ô, Michel... je réussis à articuler, et puis, soudain inspiré par un incongru sens pratique : « Laissez-moi passer, laissez-moi aller en ville. Faut que je le ramène chez lui. Il y a peut-être quelqu'un qui l'attend. Je sais même pas ce que... » un soldat réplique tristement (parce que oui, j'entends bien de la tristesse dans sa voix) que Non, on va pas faire comme ça. Sous la morosité, j'entends presque Ah mais quelles emmerdes ! Je comprends qu'il y a des tensions entre eux, qu'une exécution sommaire, même par les Mains de Fer qui s'arrogent tous les droits, ça fait mauvais effet, doivent avoir des consignes de retenue et l'autre, là, fout tout par terre. Une voix,

peut-être le gars qui a vaguement protesté (« non mais là il déconne »), mais je ne suis pas sûr, regrette Désolé pour ton client... Ben oui, je me dis, ben oui, désolé... Ils me font signe de soulever le corps, j'essaye sincèrement et comme j'en bave, les autres m'aident à contre cœur, en râlant, et mon philosophe tout barbouillé de caillots, visage éraflé, se retrouve assis dans la balancelle, comme dans la vie d'avant. Ça grogne dans la troupe. À nouveau, je sens cette tension entre eux. « Boah, ça va les gars, il faisait chier, non ? Me regardez pas comme ça. » Qui a dit ça ? Pour la première fois, je lève les yeux et je dévisage le type qui vient de prononcer les mots qui l'accusent. Je me concentre pour ne jamais oublier ses traits. Dans l'ovale du casque ouvert, il y a une face quelconque de fils de famille, jeune, de gendre pas mûr, une bonne bouille de connard sans relief qui me considère avec un demi-sourire. Ses lèvres frémissent, ses paupières cillent, il est manifestement énervé, je crois bien qu'il voudrait me lancer un révoltant et insupportable « sans rancune » ou une parole qui prie qu'on passe l'éponge, entre jeunes, hein, qu'on oublie tout ça, mais mon gars je t'oublierai jamais, j'enregistre ta face pâle et lippue, j'engramme ta moustache roussâtre, tes sourcils pareils, je grave au plus profond de mes neurones tes yeux bleus petits rapprochés enfoncés sous d'épaisses arcades, ton menton prononcé avec une fossette au milieu, des petites boucles qui dépassent du haut de la cagoule, sous le casque, je note en la chiffrant pour être certain de m'en souvenir, ta taille, et je me formule une estimation de ton âge, le mien, vingt pile, et je prends conscience que tu es petit, tout petit, et tu es très con, parce que tu m'as laissé en vie.

II

Me voici traversant la campagne avec Michel affalé devant moi qui fixe la route de ses yeux morts. Je vois le haut de son crâne qui sursaute au moindre cahot, ses épaules affaissées, ballottées par les secousses. La banquette est couverte de sang qui noircit et coagule au contact de l'air sec. Tremblant, j'ai réussi à sortir le thell de la cabine et à épeler intelligiblement le numéro de la ferme. Je ne sais pas sur qui je suis tombé, j'ai à peine eu le temps d'entendre Oui, Malik ? dès que j'ai commencé à prononcer « Les salauds, ils ont tué... », une voix m'a interrompu : *Nous avons relevé des termes incorrects dans votre conversation, notre charte nous interdit d'autoriser cet appel, merci de contacter...* etc. et ça a coupé. Je suis vide, de pensée et d'énergie, sais même pas comment je fais pour trouver la force de pédaler. Michel, tu es mon premier mort, tu sais ça ? N'oublie pas que je n'ai que vingt ans, moi, j'étais encore gamin à l'avènement des fachos en Europe de l'est, les manifs de partisans du Nouveau Front et les répressions en France, les camps, les premiers couvre-feus, les gouvernements qui changent tous les deux mois. Il y a une légère grimpée ici. Je suis tout surpris d'être obligé de changer de vitesse avant de réaliser que les autres fois, quand je prenais cette côte, c'était au retour, j'étais sans client ni provisions, parfois juste un peu lesté de deux ou trois bricoles achetées en ville, rien de plus. Je montais ça à vide et le moteur électrique compensait aisément. La première fois, me dis-je, qu'on ne fait plus le trajet dans le sens de la descente, mon vieux. L'idée se brouille dans ma tête ; Michel qu'est-ce que je vais faire de toi ? Qu'est-ce qu'on va faire de toi à la ferme ?

J'imagine mes camarades consternés, Perl et Tooya, et les autres, et Raym, le massif, le dur-à-cuire, comment vont-ils réagir ? On ne sait même pas si tu as quelqu'un, de la famille, une compagne, en ville ou ailleurs. Est-ce qu'on doit t'enterrer, t'incinérer ? de toute façon on n'a pas de crématorium dans la région. Je sais seulement qu'il n'y aura pas de messe pour toi, ça je sais. On en a discuté un jour. Tu m'as expliqué ton athéisme, tu m'as dit qu'il était moins sévère qu'autrefois, mais bien ancré. « Et toi ? » Quoi moi ? Michel se retourne tandis que j'ahane dans la montée. Tu sais que tu es lourd, c'est peut-être que t'es mort, c'est lourd, un mort ; Moi quoi ? « Et toi, tu es athée ? » Bien sûr, qu'est-ce que tu crois. Ah bon fait Michel, pas convaincu. Je sais, je lui réponds — mais dans ma tête parce que le souffle me manque — ceux de ta génération confondait les arabes et les musulmans. Je m'intéresse peu mais je sais pour les camps, toutes ces conneries qui ont valu l'enfermement à mes parents pendant deux ans, j'étais trop petit pour m'en souvenir et ils n'aiment pas raconter, Ben tu vois, toi et Zoummer comme vous vous êtes plantés, tu l'avais pas prévu ça : la moitié des arabes est athée à présent, ça t'en bouche un coin, hein ? Le reste a majoritairement adopté le Néo Coran, la version réécrite, là, tu sais, avec des imames et le prophète qui n'est qu'un interprète... L'Islam, le cru, le con, c'est en Asie qu'il faut aller le chercher maintenant, idem pour le Christianisme, sont tous devenus ivres de religion là-bas. Michel dodeline, il me croit à moitié, je vois bien. Je vais pas épiloguer, c'est comme ça.

Je peine, je sollicite trop le moteur qui peine à son tour, il fait chaud. Cette foutue journée n'en finit pas d'agoniser, le soleil traîne encore haut et nous écrase de sa fièvre. J'avance vers un lacet que je sais

noyé le plus long du jour par l'ombre des arbres. Je nous offre un répit au bleu frais des grands veilleurs. Par une éclaircie entre les frondaisons, s'offre le paysage de champs qui nous entoure, ponctué de ruines de loin en loin. Les fermes vidées de leurs exploitants, laissées aux ronces et aux renouées, les étangs asséchés ou encroûtés de grande jussie, la terre empoisonnée de vers venimeux. Chassée par la pauvreté, la population s'est concentrée dans les villes. L'État a accéléré le phénomène en prenant grand soin des agglomérations au détriment du reste du territoire. Et puis, selon Michel, comme la migration vers les villes n'allait pas assez vite, les Mains de Fer ont ajouté un peu de terreur dans les campagnes. Les villes sont enflées de cet afflux apeuré. Michel m'a dit qu'ainsi, ils espéraient mieux contrôler les populations. En fait, c'était une erreur. C'est plus dangereux comme ça pour eux. Les émeutes sont fréquentes, ça gronde dans les quartiers. Ils ont de plus en plus de mal à maintenir l'ordre. Mais c'est un autre problème.... En tout cas, il faut bien nourrir ces villes surpeuplées ; alors, en dehors des énormes exploitations nationalisées, on tolère quelques fermes associatives comme la nôtre. Elles servent les meilleurs produits pour une élite, qu'elle soit contestataire ou collabo, de l'ancien, du nouveau régime, du régime exilé, des putschistes, de Marciac ou du général Siodmak, des démocrates fortunés qu'on épargne, des opposants qu'on tient à l'œil, des gars comme Michel, c'est pourquoi nous sommes encore là. On sait tous que nous sommes en sursis, ça ne m'avait pas paru aussi net qu'aujourd'hui. Faut dire que si on commence à buter nos clients... La campagne est silencieuse. T'avais raison, Michel, l'ignorance ça se paye. Remarque : en savoir plus que moi t'a pas beaucoup aidé visiblement. Je croyais qu'un philosophe était un type sage.

T'as déconné, Michel. Je descends de ma selle. Je m'assieds à côté de lui pour contempler le paysage que je croyais connaître. Je n'avais pas remarqué le nombre de prés qui n'ont pas été fauchés et qui font des rectangles gris aux bords incertains, les champs secs, les vergers morts et les dépressions aménagées jadis dans la terre pour désaltérer les bêtes aux champs, devenues des mares encombrées de plantes étranges. Au loin, les machines monstrueuses travaillent toutes seules en sillonnant les terres. Michel se repose, la tête inclinée sur une épaule. Je vire une mouche qui se pose obstinément sur sa joue maculée.

Michel me demande, Tu es fatigué ? Oui, Michel, j'ai un méchant coup de barre. Sacrée journée, sacrée foutue dernière heure qu'on vient de vivre, non ? J'ai besoin de récupérer un peu, j'ai les mains qui tremblent et mes cuisses sont douloureuses à force de frissonner. On n'est plus très loin de la ferme. Pourtant, tu sais, je suis pas pressé. J'en prends cinq, tu permets ? Sur une impulsion, je me décide à détacher le paquet de tiges planqué sous le châssis. Heureusement qu'ils l'ont pas trouvé. Remarque, ça n'aurait rien changé, ils l'auraient « réquisitionné » avec le reste, alors... Tu fumes ? Michel me fait Non, d'un air las. C'est un mélange-maison : tabac et herbe médicinale. Bon, je fume, si ça ne t'ennuie pas. Michel s'en fout. Ma gorge se durcit, y suinte un goût de fer qui monte âcre à mon palais. Je frappe le briquet antique dont je me sers pour griller l'embout. Le mélange crépite. On se tait tous les deux, fascinés par la façon dont la lumière se dégrade progressivement à l'horizon. Les grosses machines sont trop loin pour qu'on entende autre chose qu'une vague rumeur, ronde et feutrée. C'est paisible ici, on devrait se poser là comme ça plus souvent. On attend que quelque chose de déterminant se passe, un oiseau dans le

ciel ou un avion, un vélo qui filerait en nous saluant d'un coup de sonnette. Tiens, voilà, un avion. Pas pour autant que je me décide à bouger. Dire qu'au milieu du merdier actuel, il y a encore des gens assez riches pour circuler dans les airs avec des engins pareils ! Combien ça consomme, ces bestioles ? Et quelle économie il y a derrière ? Il faut des puits, des raffineries, des aéroports, des pilotes, des compagnies, des écoles d'ingénieur... Je devine une organisation solide, stable, déracinée de tout problème. Ça me fout le vertige. L'effondrement n'a pas écrasé tout le monde avec la même dureté. On regarde la traînée de condensation, ligne de craie blanche qui traverse le ciel sans bruit. Deux mondes qui coexistent. Nous, en bas, obligés de remplacer le pétrole par l'éthanol, l'hydrogène, la vapeur même. Obligés de compter l'eau, la nourriture, l'énergie. Et eux, dans l'azur...

Quel désert, me souffle Michel, comme chaque fois qu'il prend le temps de regarder autour de lui. Comment en est-on arrivés là ? La fumée me pique les yeux. La vapeur se dissout après un élan vertical qui la porte haut dans l'air immobile. Un jour, tu m'as expliqué un de tes concepts. Il s'agissait de... Ah, je ne sais plus vraiment, excuse-moi, quand tu expliques ça paraît clair et puis, une semaine plus tard, et bien... Enfin, il était question du rapport à la réalité. De ceux qui préfèrent le texte au réel, qui s'y réfère, ne gardent plus en tête que cette source et débattent du texte à l'infini, et gagnent une sorte de notoriété parce qu'ils savent très bien manipuler les idées abstraites. Et puis, tu m'avais parlé des deux, là : Sancho Pança et Don Quichotte. Et ben tu vois, tout à l'heure, toi qui te veux plus Sancho que Quichotte, plus concret qu'abstrait, il me semble bien que tu es monté sur tes grands chevaux baroques, que tu es grimpé

sur Rossinante si tu vois ce que je veux dire ! « Question de principe » t'as dit. Ben voilà, les principes, c'est ça. C'est dangereux, c'est irréaliste. Je suis athée mais ça ne me définit pas ; je suis surtout et n'ai jamais été autre chose que pragmatique. Sancho aurait fermé sa gueule et refilé ses légumes sans discuter, je te le dis. Michel n'est pas d'accord, il ne renie pas l'idéal de quelques principes, il conteste la soumission absurde au ciel des idées. Ouais, je veux bien... Je tire une taf. Elles sont très bonnes, tu devrais essayer. Ça calme, ça remet les idées en place. J'ai moins envie de pleurer que tout à l'heure. C'est vrai, j'avais un peu envie de pleurer. Il faudra que je te parle de ma tante... Pourquoi je dis ça ? Je sais plus. Bon, on va y retourner, hein ? Voir avec les autres ce qu'on va faire de toi, mon pauvre Michel. Allez, en selle !

Je repars, le triporteur semble plus léger, ça file, la pose m'a fait du bien. Et le mélange aussi. Devant moi, les cheveux de Michel sont chahutés par la vitesse. Le paysage défile, je ne sens plus la fatigue, le moteur électrique est débrayé, je pédale avec une vitalité neuve. Je dépasse à toute allure Les Baraques, un lieu-dit où vivent encore quelques vieux paysans oubliés, accélère en prenant vers Essarts. Sur ma droite, vers l'est, derrière les collines, aux limites de l'horizon perceptible, je devine un arc grisâtre : le couvercle de pollution permanente de Carcosa, j'ai un frisson quand j'imagine l'enfer que ce doit être. Hein Michel ? On est quand même mieux chez nous...

Oui !

je sais pourquoi je voulais te parler de ma tante. À cause des jolis concepts que des types comme toi ont mis au point. Je t'explique, attends, attends... Ma tante, c'était une femme que j'aimais bien. Son mari

et elle, des gens modestes, à force d'économies ils avaient investi dans le rêve de leur vie : une magnifique salle de bains comme on en voyait dans les magazines à l'époque, avec en plus le mauvais goût des anciens pauvres qui veulent montrer qu'ils sont arrivés à un certain statut social, tu vois. Toute de faïence bleue nuit avec des motifs de fleurs en incrustations d'or, une robinetterie luxe, et un plafond en plaques de cuivre, un éclairage indirect... Un décor de palais des mille et une nuits ou de film de cul XXe, selon. Ils l'avaient faite eux-mêmes, c'était donc beaucoup d'argent et d'effort, cette salle de bain. Sauf que tout ce lustre avait un inconvénient, on les avait prévenus : la moindre goutte d'eau et il fallait frotter pour effacer les traces. Un cauchemar. Alors, tu sais quoi ? Ils ne l'ont jamais utilisée. Pas une seule fois. Ja-mais. Ils avaient cette somptueuse salle de bains ; ils la regardaient, ils l'admiraient... et ils se lavaient dans le garage ! Je te jure. Le garage où ils avaient aménagé une douche toute simple, et où ils se pelaient l'hiver. Vous savez ce qui vous caractérise, vous, les philosophes ? Vous avez fabriqué de luxueux concepts, magnifiquement élaborés, fonctionnels et tout, mais vous ne supportez pas que la moindre contradiction vienne y déposer sa marque. La réalité est trop sale pour des concepts aussi propres. Mon athéisme, et celui de ceux qui me ressemblent, notre amour de la démocratie, notre mise à distance de la doxa coranique, c'est ta goutte d'eau, le détail qui fait pas propre. Et dans quelle douche philosophique on se lave, alors ? rigole Michel. Je me marre aussi, très fort, comme un grand crétin qui aime la vie, je suis content d'avoir pu placer mon histoire de salle de bains. On est dans la plaine, on arrive. Le jour décline quand mon triporteur aborde le chemin entre les premières serres de la ferme. Chaque mètre passé enfle

en moi, chaque coup de pédale qui me rapproche de l'entrée ajoute un tour à la longue spirale de malaise que je sens s'enfoncer plus profond dans mes viscères.

Mon irruption surprend tout le monde, je suis en avance, les regards convergent, bloquent, et s'arrondissent. Parce que mon passager, devant, n'est pas joli à voir. Je m'arrête devant l'entrée principale. C'est Tooya, la première, qui avance son corps replet et bon, sans me voir, concentrée, fascinée par la dépouille ensanglantée de Michel. Je réalise que c'est elle que j'ai eu, tout à l'heure, au thell, mais le message a été censuré et elle n'a dû entendre que *Les sa..., ils ont t...* Elle prononce, incrédule, Qu'est-ce qui s'est passé ? et puis, comme elle est à présent à toucher notre pauvre cher ami et client, elle hurle : Michel ! Et là, voilà, ça me bouleverse, les larmes soudain font céder la retenue que je leur avais inconsciemment opposée et je craque enfin : Ils l'ont tué ! Tandis que tout le monde accourt, je ne peux plus m'arrêter, j'explique, je pleure, je crie, Raym surgit, m'entoure d'un bras consolateur et ça me fait du bien. Je ne sais qui et comment, quelqu'un prend la décision d'emporter le cadavre à l'intérieur (il faut que je finisse par le dire, ce mot, cadavre, que je m'interdisais). Tooya dit La laiterie. Raym dit D'accord. Perl, alertée par les cris, surgit du bureau. Les ouvriers tétanisés se tiennent à distance, comme s'ils tentaient de s'abstraire de ce malheur ou que ça ne les concernait pas. Ou bien je me trompe... Non, sûr, je me trompe : ce n'est pas de l'indifférence, c'est une énorme peur qui les tient à l'écart, un coup de gong qui annonce la fin de la récré. J'en suis convaincu, tout le monde pense à cet instant : Ça y est, Nous y voilà, les secousses politiques de

notre époque viennent de faire irruption dans notre bulle protégée. Il va falloir compter avec, maintenant. On choisit donc le laboratoire où sont préparés les produits laitiers plutôt que la chambre froide avec le sordide voisinage des quartiers de viande pendus. On débarrasse vite fait un plan de travail en inox et voici notre philosophe étendu, raide et hâve, éclaboussé de la lumière trop blanche des leds, baigné dans la fade odeur de lait fermenté. Il y a un moment de stupeur et puis Perl va chercher de quoi faire une toilette, « On va pas le laisser comme ça », elle dit. J'acquiesce en même temps que je découvre mon Michel, que je le vois vraiment. Les effets du mélange s'atténuent probablement et la vérité crue me saute à la figure. C'est le cadavre d'un fusillé, le torse et le cou déchiquetés, des os brisés par l'impact des balles, le dos réduit à l'état de purée par les orifices de sortie des projectiles, deux fois plus larges et voraces que les trous d'entrée. Un carnage. Quatre, cinq impacts. Les salauds, tout le monde siffle un moment ou l'autre cette insulte, Les salauds... À côté du corps, impuissant, je ne cesse de répéter la scène, de ressasser les mêmes mots, J'ai entendu la rafale, ils l'ont tué... comme si, d'user la description, surgirait une réalité où le drame n'aurait pas eu lieu. Perl me pousse vers la sortie. Elle me dit que moi aussi j'ai besoin de me laver et en effet, je tends devant moi mes mains poisseuses de sang, je découvre ma chemise souillée, mon pantalon et mes chaussures éclaboussées. Je n'avais pas vu, putain mais où j'étais ? Tu t'es absenté mentalement pour te protéger me répond Perl dans le but de me consoler je suppose, je viens donc de parler à voix haute, ça ne va vraiment pas. Tandis que je me douche dans les vestiaires des ouvriers, Perl reste à proximité. C'est étrange, cette complicité. Pour moi, c'est une des

matrones, la matrone même, celle qui a le plus d'autorité, nos relations ont toujours été amicales mais sans démonstration, ordres et exécutions. C'est une grande femme aux cheveux blanchis, trop anguleuse, trop dure pour moi. Je suis toujours sur mes gardes avec elle. Elle donne l'impression d'avoir vécu plusieurs vies, et des vies pas faciles, brutales, avec des choix impossibles. D'évidence, elle s'est sortie de situations où beaucoup auraient laissé leur peau. Là, sa voix a pris des accents maternels, qui sont plus coutumiers dans la bouche de Tooya. Je ne sais trop quoi penser de sa gentillesse. Je voudrais que Grace soit là, j'ai besoin de ses bras, de sa peau. « Tu ne te frottes pas. Frotte-toi »... Ah oui, c'est vrai, je restais sous l'eau sans rien faire. J'ai pris un sacré choc, je m'en rends compte maintenant. Je n'arrête plus de pleurer en me savonnant. Le sang dessine des rigoles le long de mes jambes, puis s'évacue en nuées brunes et roses sur le carré de faïence à mes pieds. Et mes pleurs se perdent dans l'aspersion brûlante. Mon souffle est entrecoupé de gros sanglots enfantins. Je sens que ça agace Perl ; elle est pas du genre à pleurnicher. « Bon » elle souffle, et ça veut dire passons aux choses sérieuses, On va appeler chez lui, peut-être qu'il y a quelqu'un. Ensuite, je porte plainte à JuLIA, à partir de ton témoignage. On verra bien. Un peu calmé, je me sèche en répétant Oui, oui, on va s'adresser à JuLIA, tu as raison, c'est ce qu'il faut faire. Tu as déjà vu quelqu'un... Quelqu'un quoi ? Et bien, quelqu'un se faire tuer, se faire buter comme ça ? Perl ne se détourne pas de moi, ses terribles yeux bleus me traversent, sa voix a repris ses intonations cassantes quand elle me répond : Tu crois que j'ai vécu au pays des lutins jusque là ? Je comprends combien mon indifférence à l'actualité a dû la désespérer tout ce temps, et l'indifférence des autres,

aussi. On ne savait pas, on ne pouvait pas se douter... Je songe à mes parents, les rend obscurément coupables de mon désintérêt, c'est injuste mais s'ils avaient un tant soit peu raconté leurs difficultés, leur vie dans les camps... Mes aveux sont clos en moi mais mon expression doit trahir mon désarroi. Elle se lève, empoigne la serviette que je manipulais trop mollement à son goût et me frictionne la peau vigoureusement. Se faisant, elle m'ordonne plus qu'elle ne me conseille, de passer par l'escalier de service, Va te changer et rejoins-moi au bureau.

Sur l'interface de JuLIA, le visage du juge artificiel est androgyne. La voix de même. Perl lui répond avec humeur, agacée par cette neutralité calculée (beaucoup de choses agacent Perl). La juge virtuelle lui demande « Votre société bénéficie-t-elle de l'aide d'un avocat ? » Perl soupire et dit Non. JuLIA lui en octroie un généreusement, sans discuter. Faut dire qu'un avocat numérique ne coûte rien ou presque. Le nôtre se nommera Amber Oäne. Après une série de questions, JuLIA laisse place au dit avocat, également incarné par un visage découpé sur l'écran, crédible, mobile et expressif, tout aussi androgyne. Cette incertitude sur le sexe des créatures artificielles vient de loin, de l'époque où hommes et femmes s'affrontaient sur des préséances. Le prénom féminin était un préalable non négociable : JuLIA pour *Juge Légale par Intelligence Artificielle*. L'État français avait clos le débat en faisant représenter ses agents artificiels par des avatars aux natures indéfinissables. Aujourd'hui, cet air de ne pas y toucher est vécu par tout le monde comme une prudence de trop, une tiédeur quasi insultante. Pas assez humaine pour nous, la JuLIA. Amber Oäne, que je décide

arbitrairement de considérer comme masculin à cause d'une forme de mâchoire légèrement carrée, demande des précisions sur le meurtre. C'est mon tour, Perl me laisse la place face à l'e-ris. Je commence mes explications en un flot de paroles de plus en plus nerveuses, que notre avocat interrompt. « Calmez-vous, reprenons dans l'ordre, s'il vous plaît » me conseille-t-il. Avec méthode, il me fait redire le lieu, l'heure, les personnes en présence, je pose mon doigt sur un plan précis pour situer chaque protagoniste. Là, Oäne analyse le plan et comprend que, à cause de la mitrailleuse : « Malik... Vous n'avez donc pas pu voir l'assassin perpétrer son crime ? » C'est vrai. Je vous l'ai dit. Mais le gars l'a revendiqué et les autres l'ont désigné en quelque sorte... « En quelque sorte ? Soyez précis : Ils ont tendu un doigt dans sa direction en vous disant : 'C'est lui ?' Que voulez-vous dire par 'en quelque sorte' ? » Perl soupire : Font chier... Moi, je dois bien avouer que je ne peux pas complètement affirmer qu'il s'agit de lui. Oäne prend un temps, puis compose une expression rassurante : « Ce n'est pas grave. Ce sera plus difficile, mais je vous fais confiance. Nous tâcherons de convaincre les autres soldats de témoigner. Si, comme vous nous l'avez dit, ils ont eux aussi été choqués par son geste, nous avons une chance. Avez-vous son nom ou, sinon, pouvez-vous me décrire l'individu qui, selon vous, a tué votre client ? » Ça oui, je peux, je n'ai qu'à dérouler ce que mon cerveau a scrupuleusement enregistré. Sur l'écran, Oäne hoche la tête pour montrer sa satisfaction. Après quelques minutes de moulinage pendant lesquelles notre avocat improvise une petite chanson pour faire patienter, ce qui agace Perl et me laisse un peu stupéfait, un visage s'affiche. « Est-ce cette personne ? » J'agrandis l'image, je fais tourner le modèle pour le voir sous

d'autres angles, je modifie un peu l'éclairage. Oui, oui je crois bien... « Il faut être sûr, Malik. Prenez votre temps. » Et Oäne, supposant que je vais encore réfléchir, entonne une autre chanson. Putain, mais... siffle ma matrone en remuant sur son siège. Oäne s'interrompt et s'excuse, il croyait bien faire. « Alors ? » C'est lui, je dis, fermement, c'est bien lui j'en suis certain. Comment s'appelle cet enfoiré ? « Si vous voulez parler du meurtrier présumé de Michel Fornay, il se nomme Mono Bersek, il a vingt-quatre ans, il fait partie d'une section de la troisième brigade de cavalerie, première phalange des Mains de Fer, affectée ce jour au contrôle de la route indiquée. Selon leurs documents, il doit y être encore à cette heure-ci. Je les contacte immédiatement. Je vous remercie Malik, grâce à vous, nous avons suffisamment d'éléments pour commencer l'enquête. J'espère que nous pourrons inculper M. Bersek très vite. Pensez-vous à d'autres éléments, à un nouveau détail ? Si non, restons-en là. Je reviens vers vous au plus vite pour la suite. Bonne soirée, et toutes mes condoléances. Je vous conseille 24 heures de repos et deux comprimés par jour de Pentafozole pendant cinq jours, sauf contre-indications médicales. »

III

Le soir tombe. Je me suis éloigné de la ferme pour marcher un peu, chercher l'apaisement qui me dictera l'heure du retour. Tout à l'heure, Grace a été bonne avec moi, elle a eu les mots, elle a eu les gestes. Plongée en elle revigorante, de la sueur et de la salive, du foutre et de la mouille, les liqueurs qu'on s'offre à déborder de partout, qui soulent la peur et le dégoût, font croire qu'on en est venu à bout. Bref regain vite embourbé dans le ressassement des images de Michel en cadavre. Mains dans les poches, clope au bec, jetant un regard nerveux sur tout ce que je croise, je traîne un sentiment de honte d'autant plus encombrant et sale que je ne parviens pas à le cerner. Le jour s'éteint tout à fait derrière le bâtiment principal de la ferme, son profil trapu et noir, mon quotidien depuis quatre ans. Des étoiles percent la première obscurité. La nuit, à présent. La nuit devenue sans murmure et sans vie dont nos parents ont connu la régression, s'en sont émus peut-être, n'ont pas compris l'urgence... Aujourd'hui, un tintement de crapaud, un cri d'oiseau nocturne, c'est l'émerveillement ; un tressautement de criquet, on s'interpelle, on se désigne la source, on se tait, cœur en suspens, dans l'espoir d'écouter à nouveau la stridulation désespérée ; un ver luisant, c'est le miracle et on arrose ça. Tout est devenu tellement rare ; nous avons fait de la vie une incongruité, nous avons fait de notre terre une planète où garder la vie est compliqué, alors qu'elle en était prodigue. Michel évoquait parfois son enfance, l'abondance des sauterelles sous les pas, au cours des marches campagnardes. Avec le souvenir de sa voix me revient l'image de son visage écorché, les croûtes de sang noir sur la peau livide marbrée de

tavelures et de rigoles rosâtres. On devient donc cette chose absurde. Mon premier mort. J'écrase ma cigarette et récupère le mégot. Il faudrait que je joigne mes parents. Je ne sais pas où ils sont en ce moment. Mon frère, ma sœur, peut-être... Penser à ma famille fait descendre ma peur et mon stress, et la honte qui s'y est accrochée comme une tique. J'oriente mes pas, sans accélérer, vers la ferme. Des luminions encadrent la porte blindée et me guident dans la nuit totale. Tout le monde m'attend je le sais, on se réunit pour faire le point.

Il y a bien sûr Perl et Tooya, Perl aussi caucasienne et blanche de peau et de cheveux que Tooya est asiatique, brune, olivâtre, souriante, Perl aussi sèche, noueuse, dure de regard que Tooya est ronde et chaleureuse. Cette opposition de physiques et de caractères nous paraît, à tous, aller dans la logique de leur complémentarité, une fusion que nous mesurons au quotidien. Personne à ma connaissance n'a osé leur demander depuis combien de temps elles sont ensemble. Je crois que c'est ancien ; souvent, l'une achève la phrase de l'autre. Toutes les histoires, pourtant, ont un début, leur intensité compense parfois leur brièveté. Nous sommes tous là, une quinzaine autour de la grande table de la cantine, la pièce de vie commune, celle où nos activités se télescopent. Les matrones sont installées en bout de table ; dernier rentré je me retrouve en face d'elles, à l'opposé ; Raym est à droite de Perl, sa carrure occupe deux places, ses bras puissants posés sur la table se rejoignent en poings noués, mains énormes dont j'ai admiré plusieurs fois la géographie de cicatrices et de crevasses, il patiente, il a cette détestable habitude de souffler fort par les narines, il m'a jeté un regard quand je suis entré, de la tristesse mêlée de

rudesse, de la compassion qui ne dépassera pas la muraille de ses lèvres ; il y a, à côté de moi, les Noex au complet, la famille recueillie un soir, paraît-il, un couple avec leurs deux filles, et qui ne sont jamais repartis ; les gamines étaient petites et tellement mignonnes alors, elles ont attendri la communauté des débuts. Maintenant, elles jouent les perverses, affolent volontairement les ouvriers de passage et créent pas mal de désordres, on sent la hâte de nos matrones que Grace et Tipi s'en aillent de leur propre chef, sauf que Grace restera tant que je serai là, et Tipi ne partira pas avant Grace. Leurs parents, Arthur et Mona, sont des fermiers précieux, de bons professionnels, travailleurs, ils resteront autant qu'ils le voudront. Il y a Pastou, connu et appelé par ce seul surnom, un qui vient chaque année depuis longtemps pour les travaux de printemps et d'été, sec comme Perl, blanc de cheveux comme elle, mais plus jeune, la parole rapide et le geste nerveux, des réactions parfois déroutantes, hors de propos et de proportion, on s'habitue... non on ne s'habitue pas, c'est toujours tellement surprenant ; les autres sont des saisonniers qu'on retrouve plus ou moins régulièrement, des voyageurs, des égarés dont on ne sait rien d'autre que la misère et le nomadisme éternel, des ouvriers ponctuels venus glaner quelques journées de travail, je n'ai pas de noms pour chaque visage mais tous sont invités à participer à la réunion de crise. C'est la règle : les décisions sont prises en commun, les nouveaux ont le même droit de parole que les anciens. Enfin, en principe. Là, ils se taisent et entérineront les choix du noyau constant, ou plus précisément — pensé-je quand je suis d'humeur bougonne — le choix dicté par les matrones.

Michel était plus qu'un client, c'était un ami, un ami précieux,

commence Perl dans le silence recueilli, J'ai porté plainte au nom de la ferme en me connectant à JuLIA, ajoute-t-elle en reposant sa tisane fumante. Tooya opine, on opine tous. Je vois le visage de Pastou se contracter, Tooya a remarqué aussi : elle lui glisse à l'oreille la signification de l'acronyme « JUge Légale... » avant qu'il ne fasse une de ses improbables sorties sur une Julia qu'il aurait connue, par exemple. Pastou change d'humeur aussitôt et sort une tablette de sa poche, Je me demande si j'ai pris ma pilule pour la mémoire, il dit, Raym l'interrompt pour estimer que c'est une bonne chose, cette plainte, il fallait le faire, c'est incontestable. Perl poursuit : J'ai regardé si nous avions des contacts d'amis ou de la famille de Michel, mais je n'ai rien, et de toutes façons les communications sont coupées vers Mérides, ce soir. Il faudrait essayer d'alerter des journalistes ou des watchers, dit Tooya, J'en connais une qui travaille vers Seimbre, elle signe Syrrha. J'aime bien sa façon d'aborder les choses. On doit pouvoir la joindre, elle écrit pour « La Parole ». Ce n'est pas très écouté mais on peut tenter le coup... Perl acquiesce et jette un regard circulaire, Vous êtes d'accord ? On mexte la nouvelle à la presse ? J'approuve et la famille Noex aussi, filles comprises, Raym déplie ses poings et étale ses larges paluches sur la table en mâchant un « oui », les autres l'imitent sans conviction. Pastou se demande s'il a bien pris sa pilule pour la mémoire, je le rassure : oui, il vient de le faire. Un des journaliers demande si c'est bien prudent et pourquoi pas simplement appeler les autorités... Les autorités, elles savent, maintenant, réplique Perl avec humeur. Tooya ajoute : L'enquête de Amber Oäne doit pas mal ébranler les supérieurs de notre assassin, ça doit s'agiter dans les bureaux des Mains de Fer... Michel Fornay, c'était une figure reconnue, ça ne se

passera comme ça. Ah bon ? Jamais entendu parler, déclare Pastou avec une fierté complètement déplacée. Tipi ajoute Moi non plus jusqu'à tout à l'heure, qu'est-ce qu'il avait fait ? en me fixant comme si j'avais une faute à me reprocher. Grace lui dit qu'elle devrait mieux se renseigner et je découvre qu'elle a gardé son bracelet sensoriel au poignet, elle vient de se taper quelqu'un, le bracelet est éteint heureusement. J'évite de scruter les visages des plus jeunes ouvriers pour ne pas surprendre des joues rosies, un sourire béat ou des yeux qui brillent, et en déduire lequel a été l'heureux élu. Perl prononce sur un ton patient : C'était un grand philosophe, un historien de sa discipline, mais vous êtes trop jeunes. Oh, fouck, on avait un grand philosophe comme client ? s'esclaffe Pastou, et il ressort sa tablette de médicaments pour la mémoire. Avant qu'il ne demande une troisième fois s'il a bien pris sa pilule, Raym coupe court : Bon, qu'est-ce qu'on fait ? On l'enterre ici ? C'est ça la vraie question. On va pas garder un cadavre, même amical, dans la laiterie... Et puis demain on a besoin de la place à la première heure, renchérit Tooya. Perl repousse sa tasse : Attends, on va demander à Oäne, et elle déroule devant elle son écran souple. Une rareté que tout le monde lui envie. Le visage de notre avocat apparaît, Perl expose notre problème. « Vous ne faites rien. J'ai commandé une autopsie, c'est la procédure, annonce Oäne avec une incompréhensible sécheresse dans la voix, on se regarde surpris, un problème de réglage sûrement. La brigade policière doit venir récupérer le corps, elle ne vous a pas contactés à ce sujet ? » Perl explique que non, aucune nouvelle de personne. Bon, qu'est-ce qu'on fait, faut attendre combien de temps, s'impatiente Raym. Ils nous emmerdent, grince Pastou, sans qu'on sache trop de qui il parle. « Vous ne faites rien, reprend notre

avocat. Conservez le corps au mieux en attendant la brigade. » Cette fois, le ton d'Oäne est nettement adouci. Bon, on le met dans la chambre froide, alors ? L'équipe a besoin du plan de travail, insiste Tooya. Perl soupire en approuvant. Stupidement, mais parce que j'en éprouve le besoin, je souffle un « Désolé » que personne ne relève, sauf Grace. Elle pose une main sur mon épaule, T'as pas à t'excuser, tu n'y peux rien. Au passage, je remarque qu'elle a discrètement enlevé le bracelet. Perl n'a pas annoncé la fin de la réunion que Pastou se lève : « On se fait engueuler par un robot et ces fichues montagnes ne retiennent pas l'eau comme avant. Est-ce qu'elle sont devenues trop petites ? On peut pourtant pas les agrandir en leur tirant sur le cou, hein ? ou alors il faut faire le contraire, exactement l'inverse, et les raboter, mais ça, ça me semble... » et il sort de la pièce en répétant Moi, ça me semble, et puis on entend encore vaguement, tandis qu'il referme la porte et que nous restons à la fois médusés et fatalistes, Enfin, vous ferez bien comme vous voudrez...

Vingt-deux jours depuis l'assassinat de Michel. Aucune brigade en vue, des circonvolutions embarrassées de Oäne en réponse à nos questions, l'enquête n'a pas avancé, un comité de personnalités pour connaître la vérité et que le ou les coupables soient entendus et punis, s'est rapidement constitué, il a fait intervenir JuLIA et, à force de pression et de pétitions, a obtenu d'Oäne qu'il demande des comptes sur l'inertie administrative de nos nouveaux maîtres. Oäne a concédé hier que, malgré l'intervention du gouvernement Marciac, les supérieurs des Mains de Fer traînaient ostensiblement des pieds. Il a dit exactement ça : « ils traînent

ostensiblement des pieds » avec un naturel tout humain, et en baissant un peu le regard. Perl a failli éclater de rire devant cette imitation outrée de petit garçon pris en faute. Cependant, un minimum a été fait, semble-t-il. Nous avons maintenant des noms de responsables, et il semblerait que le nommé Bersek ait été suspendu. C'est toujours le blocus autour de Mérides, impossible d'y accéder, impossible de savoir ce qui s'y passe. « La Parole » mexte des nouvelles inquiétantes, les anciens du gouvernement précédent et les élus assignés à résidence parlent de manifestations de leurs fidèles, réprimées violemment, et protestent à leur tour. Les marchés sont interdits aux fermiers comme nous ; nos clients sont retenus dans les quartiers. Les matrones se démènent pour revendre à d'autres fermes, mais la demande est faible de ce côté-là, alors elles cherchent à rediriger nos productions vers Carcosa ou Landres, ou Seimbre, sauf que le niveau social moyen de ces villes est trop bas, pas assez de personnes aisées, on a du mal. Il faudrait parcourir de plus grandes distances, utiliser notre seul camion à moteur thermique, mais comment être sûr qu'il tiendra, et qu'on trouvera du carburant sur la route du retour ? Du temps perdu, beaucoup d'énergie pour rien, pas de revenus, tout le monde est à cran. Raym ramasse les fruits et les conditionne en râlant, persuadé que tout ça va être perdu. Par tonnes ils s'accumulent dans l'entrepôt et ne vont pas tarder à s'abîmer malgré nos précautions, lait et viande commencent à encombrer les espaces de stockage qui ne sont pas prévus pour un tel reliquat. Le corps de Michel, respectueusement enveloppé d'un linceul de lin blanc sorti de la réserve personnelle de Tooya, doublé d'un sac de chanvre ciré, est chaque jour repoussé, rencogné dans la chambre froide qui lui sert de chapelle ardente.

Froide/ardente... je sais qu'il aimait les oxymores. Enfin, comme a osé dire Pastou, hier, faisant — heureusement — un bide : « Bôh, maintenant ça ne lui fait ni chaud ni froid, hein ? » Bon, bref.

Nos grands bâtiments hydroponiques s'étendent sur des centaines de mètres. Ce qui les distingue et distingue leur production des équivalents en ville, c'est que nous apportons de l'organique aux nutriments de synthèse donnés aux plantes. C'est-à-dire que nos bêtes, et les fourrages dont elles se nourrissent, produisent en extérieur une fumure qui enrichit le goutte à goutte de nos cultures protégées. Une démarche qui nous rapproche de la qualité des champs de pleine terre d'autrefois. Grâce à cette technique, nos fruits et légumes sont des aliments savoureux, nourrissants, guérissant même. Voilà que je me récite le speech des visites aux groupes de touristes. On n'insiste pas sur le fait que nos produits sont parmi les plus chers du pays, forcément. Je suis avec un nomade en train de vérifier l'hygrométrie des salles, quand Perl apparaît au bout de l'immense perspective des rayons tournants. Silhouette orangée sous le puits de lumière solaire, au bout de la double rangée de leds bleues. Elle me fait signe et lance, Malik ! Tu es convoqué ! et comme je viens à sa portée, elle précise, en m'entraînant vers le corps de ferme, La pression du comité a marché, Bersek est inculpé, deux soldats de son groupe ont accepté de témoigner. Le commandant des Mains de Fer a reconnu la bavure et promet des sanctions contre le soldat. Il y aura procès, JuLIA va provoquer une rencontre à Mérides, entre les différents témoins, et des représentants du comité. Je t'accompagnerai. Et, Malik : les médecins légistes sont enfin là.

Perl me demande de les rejoindre. J'accepte d'abord sans réticence

puis, me dirigeant vers la chambre froide, je réalise ce qu'implique cet ordre déguisé : je suis désigné comme une sorte de responsable du 'Dossier Fornay'. Me voici dans l'antichambre, j'enfile docilement ma tenue tout en ruminant cette idée, Moi, un témoin malheureux du drame, un employé pas très futé, à peine un ami de la victime, je n'ai pas le profil d'un type qui peut comme ça prendre en charge un problème aussi ample que le meurtre d'une grande figure intellectuelle, avec tout ce que je perçois en arrière-plan de complications politiques, d'emmerdes avec la justice et l'armée, de danger... Je pénètre dans la chambre froide en faisant un peu la gueule, persuadé que Perl vient de me faire un cadeau empoisonné (je l'ai saisi sans prendre garde, le pot de pus, tout juste si je ne disais pas merci). Je repense à mon frère, le douanier, qui a pris la détestable habitude de me surnommer Nourse, comme la peluche géante dans la série de notre enfance, un machin inutile, placide et con, dont on fait ce qu'on veut.

On a installé le corps sur une table dépliant monté par la brigade tant attendue, des mains obligeantes ont dégagé l'espace, relégué les quartiers de viande contre les murs. Serrés les uns contre les autres du sol au plafond, les carcasses font un étrange décor, un motif de tapisserie maladif sous la lumière crue. Un médecin et deux assistants entourent la dépouille. Le médecin grommelle, Mais qu'est-ce que vous avez foucku ? Il est carrément congelé ! et pour appuyer son propos, il éprouve le derme bleu avec ses phalanges repliées, et le derme répond effectivement avec un son qui évoque le carton. Je bafouille, je m'excuse, tout en me disant, là encore, que je n'y suis pour rien, moi. Qui a décidé de la température ? « On a cru bien faire », je dis pourtant, en manière d'excuse pour toute

l'équipe, excuse que j'espère finale (en me traitant d'imbécile : qui je défends, là, la communauté ? Quel rôle est-ce que j'endosse ?). Le pro de la surgélation hoche la tête en évitant de croiser mon regard où je sais bien que je lirais, en plus de la désapprobation, un mépris d'obsidienne (je veux dire un mépris noir et coupant). Bon, on l'emporte, c'est vraiment n'importe quoi... finit-il par dire. Et, je ne sais pas, ce côté hautain, cette injustice qui m'est faite, je craque : Eh oh, vous avez mis trois semaines à vous bouger, alors vous vous attendiez à quoi ? On fait de l'agriculture, ici, nous, personne n'a été formé pour conserver des cadavres, qu'est-ce que vous croyez ? Le trio s'active sans réagir d'abord, c'est comme si je n'existais pas. Le médecin, au centre, ne daigne toujours pas lever les yeux sur moi, il me la joue type consciencieux, impliqué dans sa tâche et me répond, tandis qu'il supervise la manœuvre de ses assistants, le soin qu'ils mettent à replier le linceul : Écoutez, jeune homme, vous allez me parler sur un autre ton. Je me suis montré très patient, je trouve, compte-tenu des circonstances. Votre incompetence de péquenots a sans doute causé des dégâts irréparables sur cet élément de preuve, alors ne la ramenez pas, parce que ça ne va pas arranger mon rapport, c'est moi qui vous le dis. Je réplique, dans un état de nervosité qui me surprend De toute façon (souffle court, parce que la prise du froid et mon échauffement brutal font un drôle de branle-bas dans ma tête, je claque des dents et je brûle), De toute façon, donc, dis-je, On sait *ce qui* l'a tué et *qui* l'a tué, alors votre expertise... Mon expertise, quoi, jeune homme ? Ben on s'en fout un peu, voilà. Ah on s'en fout, Ah vous vous en foutez, de mon expertise ? (je perds un peu mon assurance, ma hargne descend d'un cran soudain, Nurse est de retour et se demande bien dans quel bordel il vient

de se fourvoyer) Et bien... Je cherche une formule plus constructive mais le type est devenu tout rouge malgré la température et ne me lâche pas, Vous vous en foutez, vraiment, qu'on fasse la lumière sur cette affaire, qu'on précise les responsabilités, qu'on fasse justice ? Je n'ai pas voulu dire ça... Si, vous avez dit exactement ça, mon petit gars, vous vous foutez de mon... — On y va, Chef, parce qu'on se gèle là-dedans — Vous, la ferme ! on sortira quand je l'aurai décidé. Quant à vous, jeune homme, si elle ne vous plaît pas, MON expertise, j'indique à JuLIA que vous avez émis des doutes sur la qualité de l'enquête, elle va être ravie, et le gouvernement transitoire aussi. J'ai pas dit ça. Pas dit ça, *Monsieur*. J'ai pas dit ça, m'sieur, seulement vous m'avez agressé. C'est vous qui m'avez agressé, jeune homme. — Chef, on emmène le corps ? — Écoutez, jeune homme, je considère votre intervention et votre remarque comme une obstruction à l'enquête, ça ne va pas se passer comme ça, je vais en référer. Allez, on s'en va. Comment ? On s'en va, et on laisse le corps ici, jusqu'à ce que vous ayez fait des excuses officielles. — OK Chef — Non, attendez, ne partez pas, je vous les fais, les excuses, je suis désolé, je ne voulais pas sous-entendre que, ne faites pas ça, je vous en supplie, ne...

Mais le type furieux est déjà sorti, gants arrachés et blouse ramassée, jetés dans une valisette. Ses assistants empressés, soulagés de retrouver un peu de chaleur, sortent à sa suite, collés à lui. Je leur cours après en répétant mes excuses. Je sens déjà sur ma tête planer la masse sombre du bombardement d'emmerdes qui va me tomber dessus à cause de la susceptibilité du médecin et de ma connerie (oui, j'avoue, c'est un peu de ma faute). Là, dans la cour où l'on accueille habituellement les clients, où ils ont planté sans égard leur estafette officielle, une guimbarde

rafistolée au bas de caisse rongé par la rouille, je suis prêt à m'agenouiller pour qu'il revienne sur sa décision. J'imagine mon frangin observant son Nourse. Dès que je veux m'imposer ou que j'élève la voix, je le regrette aussitôt. Je déteste les situations de conflit, je suis incapable de les supporter plus de dix minutes, c'est plus fort que moi. Je crie d'une façon pitoyable, ça résonne dans la cour vide, un barouf qui alerte toute l'équipe, on s'attroupe. Les types montent dans leur grosse voiture à moteur thermique, sourds à mes suppliques, la machine se met en branle dans une série de hoquets charbonneux et fonce vers le portail, qu'un assistant a tout juste le temps d'ouvrir. Je suis abasourdi, encore tremblant. J'ai merdé, fouck, j'ai merdé, c'est sûr. Tout le monde me regarde. Je me retourne et vois, sur le seuil de la porte, Tooya, bras croisés, interrogative, Qu'est-ce qui se passe ? je m'approche, piteux, Ils sont partis sans emporter le corps. Il était trop froid, ils se sont énervés, ils veulent faire un rapport pour obstruction à l'enquête ou une histoire comme ça. Tooya est plus étonnée que fâchée, Bon, on verra, retourne à ton travail.

Il est tombé

Droit

Il a traversé trente mille aurores.

L'arbre millénaire

Resté droit,

Vivant,

Il était là,

Mort,

Dans ma coupe d'arbre neuf.

Perl referme le vieux livre et prononce, avec le ton lugubre qui convient, Michel était plus qu'un client, c'était un ami, un soutien, une pensée à laquelle nous nous référions, Tooya et moi, souvent. Perl se répète un peu. Si nous reconnaissons les mots qu'elle a eus lors de la réunion, le jour terrible, les circonstances sont différentes. Comme Mérives est toujours bouclée, comme nos excuses officielles à cet-enfoiré-de-médecin-légiste-de-mes..., n'ont reçu aucune réponse et devant l'incapacité persistante de Oäne à faire bouger les lignes, nous avons résolu d'enterrer notre ami, notre soutien, notre référence, sur l'exploitation. Nous y voilà. Il y a une petite butte qui nous semblait appropriée (la décision du lieu et du déroulement de notre petite cérémonie, a été votée par une communauté très majoritairement indifférente, il faut bien le dire). Ici, c'est désolé, âpre, ça domine le paysage de son peu de relief... je ne sais pas ce que tu en penserais, mon vieux Michel. Notre petit groupe de fermiers est augmenté de quelques politiques et intellectuels qui ont pu négocier avec les autorités, ont assez d'entregent pour échapper aux restrictions de déplacements, imposées depuis quelques jours. Des hommes et des femmes que je ne connais pas ; des vieillards principalement. Perl m'a expliqué que c'étaient des pamphlétaires et éditorialistes très écoutés à l'époque de Michel, des adversaires parfois, qu'il avait pu insulter avant de faire amende honorable, et les rares amis qu'il n'avait pas définitivement dégage de son aire. L'un d'eux est sorti du cercle en branlant, tout perclus et l'œil mauvais, pour se planter près de la tombe. Il a fait une homélie à laquelle je n'ai pas compris grand chose. Un ancien universitaire, m'a glissé Perl, un ami du défunt, devenu un soutien véhément des Mains de Fer, va

comprendre... D'où les paroles un peu confuses : laisser entendre un complot qui innocent la troupe ou — au moins — ses chefs, condamner le soldat qui a tué et dénoncer en plus de cela et comme pour atténuer la faute du premier, l'incurie de certains (suivez mon regard), revendiquer la mise en ordre du pays, nécessaire, inévitable, et déplorer les accidents qui peuvent en découler, quand la malchance s'y met. Michel doit être estomaqué d'un tel culot, bouche bée sous son linceul. Après son discours, le vieux a regagné sa place, menton levé, un peu plus droit et souple, comme allégé, vivifié par le devoir accompli. On devinait sur ses joues verdâtres un soupçon de rose dû au petit plaisir d'avoir été écouté par un public, comme à la grande époque.

Il y a, là où se situe le haut du corps, une courte croix noueuse. C'est mon idée. La forme est due au hasard : j'ai proposé qu'on plante un cep de vigne sur la tombe, et il se trouve que le cep fait une croix approximative, rien de chrétien là-dedans. La vigne, que je voyais comme un hommage à son amour des vins, est aussi, selon Raym, un judicieux symbole antique de la vie et de la collectivité. Tout le monde a adoré l'idée, et les matrones aussi. Nous sommes là, debout, sanglés par nos tristesses, bousculés par des bourrasques de poussière sèche, la plaine nue autour de nous, et il y a beaucoup d'émotion. Grace est à côté de moi et me tient le bras pour me soutenir. Est-ce à cause de l'exemple offert de ma peine, à cause de la profondeur, de l'entière sincérité de mon chagrin ? toute la compagnie est recueillie à présent dans un respect tendu, dents serrées. La vision du meurtre, le cadavre traîné sur le sol, même les mains du légiste sur lui dans l'atmosphère glacée de la chambre, cela m'a pénétré

fort et génère, depuis, des cauchemars qui ne me lâchent pas. Perl m'a donné les médicaments prescrits par JuLIA. Je refuse de les prendre, préfère rester lucide, j'ai dormi trop longtemps. Je suis ébranlé mais au fond, je me sens plus vif dans l'énergie de la colère qui me travaille. Parce que je suis en colère, et de plus en plus, la colère fait comme une lame nette et dure en moi, verticale, un axe autour duquel ma chair semble s'être reconstruite. Je ne suis plus le même. Nos émotions, autour de la sépulture improvisée, paraissent identiques, pourtant je sais qu'elles sont de natures différentes. Pour vous autres, je le vois bien, même vous, mes chères matrones, enterrer Michel est l'occasion de pleurer sur un passé révolu, dont il était le testateur. Cette cérémonie est un rituel de passage vers demain. La disparition de notre ami signe la fin d'un remue-ménage plutôt encombrant à la réflexion, et vous pleurez autant sur la mort de vos illusions que sur celle de Michel. Vous sentez que nous sommes en train de clore un épisode, pour vous je ne serai que le témoin du meurtre s'il y a procès (dans le foutoir actuel, ça semble de moins en moins probable), et basta, vivement que la situation se stabilise, et les affaires reprendront. Planté au dessus de ce terte encore brun frais d'avoir été remué, je devine même la récupération odieuse qui commence à s'inviter dans vos têtes d'exploitantes : la tombe de Michel pourrait s'ajouter au circuit de visite de nos installations, pourquoi pas ? Est-ce que cette perspective (injuste, je sais, à peine née en cet instant dans mon esprit) renforce ma colère, en est-elle le sel, le catalyseur ? Non, ma colère revient au meurtre, à la scène du barrage, au sourire las et bienveillant de Michel quand je lui parlais, à la bouteille de champagne et au plaisir simple partagé, à tout ce que nous devons partager encore. Parce que, voilà, enfoiré d'assassin, je

comptais bien vivre d'autres dégustations, d'autres vins, d'autres récits, avec Michel. Une dernière cause de ma colère, qu'un peu de méditation sincère m'a fait découvrir, c'est ma propre responsabilité. Pas par rapport au meurtre — que pouvais-je faire ? — ma responsabilité de citoyen, qui se moquait bien des évolutions, des faits, ne s'intéressait qu'à sa petite personne. Je pourrais en ressentir de la honte, assez de honte pour me déprimer et m'accabler ; elle a muté malgré moi en colère, je sais que ça me sera utile. Oui, ma colère se nourrit de tout ça, et du visage de Mono Bersek.

Trente mille aurores ça fait combien d'années, je demande à ma matrone, tandis qu'on retourne au travail et que le groupe se disperse. Perl ne sait pas précisément Dans son livre, Michel évoque la mort de son père, or, j'ai fait un calcul rapide, et il se trouve que ça correspondait aussi, en gros, à l'âge de notre ami, me dit-elle. Elle me tend son livre, Tiens, Malik, c'est pour toi. Il m'a semblé que c'était le plus approprié aujourd'hui et pour tout dire, c'est le seul qui me reste de lui. J'ai saisi l'objet délicatement, son petit poids de rien, son étrange force à cause de la présence de Michel, par lui, enfin, comment expliquer... Les soirs, j'ai pris l'habitude d'en lire des passages. C'est un joli cadeau, je n'ai jamais possédé de livre. Et je comprends Grace, qui les aime beaucoup, que je vois lire souvent, qui a essayé de me les faire aimer. Je ne sais pas ce que j'apprécie le plus. Le contact du papier, le contenu (oui, tout de même, principalement, un langage simple, des phrases courtes, ça me va bien), la position que je dois prendre dans le lit, allongé, adossé à un oreiller, les genoux pliés. Le rond de lumière dans la nuit, qui m'isole dans ma propre

chambre, même quand Grace est endormie à côté de moi. Le silence qui fait cercle autour du bruit des pages. C'est soyeux, ça fléchit avec pas mal de nerf sous la main et ça s'affale en soupirant quand j'aborde la page suivante. *La Sagesse des avettes*, dit le titre. Nos avettes ne sont plus celles que l'auteur avait en tête quand il écrivait, c'est sûr. Il a fallu de sacrées sélections pour en trouver qui survivent à une campagne saturée de pesticides. Dans certaines régions, il faut polliniser manuellement, c'est confié à des enfants (les robots sont trop fragiles, se sont révélés polluants et les mains des orphelins sont moins chères, en fin de compte).

Sinon, la vie continue. La routine est perturbée par nos difficultés criantes à vendre ce que nous produisons. Il va falloir transformer tout ça en compost, faire des réserves de méthane, si le marasme continue. Des ouvriers nous quittent, il y aurait du travail dans le sud, selon certains. Rien ne bouge sous l'angle judiciaire. Notre avocat est tellement nul que nous demandons à JuLIA d'en changer. Sur l'écran, la juge artificielle semble ailleurs, un peu égarée, elle répond avec lenteur, on a l'impression absurde de voir un avatar qui fatigue. Et puis elle se met à fredonner des airs hors de propos. Quant à Oäne, il est frappé de symptômes similaires. Des réponses tardives, emmêlées, des questions rabâchées, comme s'il n'avait pas enregistré nos derniers échanges. Perl a ricané On devrait demander à Pastou de discuter avec, et assister au spectacle. Et puis c'est un article de « La Parole » qui nous a éclairés. Le gouvernement en exil serait parvenu à hacker la justice artificielle. Ils auraient eu accès aux profils de la juge et des avocats, et auraient joué sur les curseurs de compétences pour réduire certaines d'entre elles, selon les dossiers traités. S'ils ont fait ça, faut admettre que c'est malin : ils n'ont pas supprimé la

cour légale numérique pour éviter des remous ; ils se sont contentés de la rendre inefficace. Et d'ici que ce soit prouvé... Je comprends mieux les retards, les manquements. Je crois qu'on peut dire adieu au procès, a commenté Perl en me mextant l'article. Comment c'était avant ? J'ai lancé cette réflexion comme ça, pour personne, juste agacé, Grace est là, elle s'est penchée sur mon épaule pour lire le mextage. Elle murmure Mes parents disent que la justice, à leur époque, c'était guère mieux, alors... Mouais, je soupire, dubitatif, mais va savoir pourquoi, Grace insiste, comme si me convaincre était vital, Regarde : là, on pirate les profils, autrefois on menaçait les juges ou on butait les plus récalcitrants. Tu vois, juste une question de méthode. De réponse adaptée. Et d'ailleurs, ils n'ont pas touché à l'impartialité, c'est l'algorithme le plus complexe. Du temps de nos vieux, comment être sûr qu'un juge était impartial ? Je t'assure que c'était pas si bien, avant. On se fait des idées, crois-moi. Je la regarde, je ne sais pas si elle est sérieuse et je m'en fous. On vient de faire l'amour, et de la sentir contre moi, la peau nue et encore chaude... le désir me reprend et l'importance de tout le reste me paraît d'un coup très relative.

Grace, que je vous dise... Belle à en oublier de manger. Sa sœur aussi, belles toutes les deux mais de façon différente. Grace est une maligne, elle se sort de toutes les situations avec une réplique, un rire, une colère. Elle est belle et, fouckresse, ce qu'elle peut en faire baver aux mecs ! deviennent dingues, font des esclandres, promettent des drames, du sang, harcèlent, renoncent, s'isolent en pleurnichant, désespérés. Des fois, Tipi est là pour les consoler, ramasser les miettes comme dit sa sœur. Ce partage un peu méprisable lui convient, et les choses se tassent. Je sais aussi qu'elles s'amuse à comparer leurs bracelets, après, selon le score

affiché par l'écran. Quand Tipi dépasse le degré de plaisir de sa sœur, sa revanche est là. Moi, ça va, je suis le préféré de Grace. Je sais qu'elle me revient à chaque fois. Et, avec moi, elle quitte son foucku bracelet. C'est un geste de délicatesse ; on ne mesure pas le plaisir donné par ceux qu'on aime. Malik, hors concours dans le cœur de Grace ! Aha. Je ne suis pas heureux de ses emardées, que non, des fois, je me mords les lèvres de la voir faire des œillades à un autre gars, mais quand elle retrouve mes bras à la fin de son escapade, quand la vie reprend forme et couleur, quand je suis à nouveau le seul, celui que jamais elle ne quittera, son socle et son port d'attache, alors là, je suis le prince de ce monde. Il y avait un homme ce matin, au dessus de la tombe, me dit Grace, après qu'on a refait l'amour. Je la remercie intérieurement d'avoir attendu pour m'en parler. Quel homme ? reprends-je-mon-souffle. Je crois que c'est son frère, énonce sans affection ma belle, il a enfin eu l'autorisation de venir. Perl lui a demandé s'il voulait reprendre le corps pour l'enterrer ailleurs, il a dit qu'il aimerait bien le rapprocher de sa famille, du pays natal, mais que, vues les difficultés du moment, c'était bien ainsi, qu'on avait fait ce qu'il fallait. Je pense Tant mieux, tant mieux, avec un petit pincement au cœur qui me surprend, je crois que c'est un bref accès de jalousie, assez bizarre, comme si je voulais maintenant être plus impliqué que les autres dans cette affaire, je m'avoue fugacement que j'aurais aimé qu'on me prévienne, que Perl au moins me rapporte cette discussion. C'est ridicule, j'ai honte de mes sentiments, d'autant plus qu'ils sont paradoxaux : il n'y a pas si longtemps, je pestais qu'on m'associe au drame et qu'on me fasse endosser un rôle de responsable. Nous sommes tous pétris de contradictions, non ?

IV

Des villes, s'échappent par vagues les perdants de toujours, les civils ciblés, les attentistes qui ont trop attendu, les activistes désactivés, les familles affamées. Ils forment des troupes sombres, compacts et frileux, couverts de grisaille dessous et chamarrés dessus de ballots ficelés en hâte. Ils ont fui la ville, les quartiers où les plus excités ont décidé de s'opposer, là où ça résiste fort, là où l'armée régulière, les hommes de Marciac, entrent dans les maisons et cognent. Je ne comprenais pas ces mouvements : qui voulait quoi, à quelles fins, et c'était quoi, ces réfugiés, partis de chez eux en empruntant les égouts, en passant par les ruines d'usines la nuit ? À ma demande, Perl et Tooya ont bien voulu me donner quelques clés, et Arthur aussi, je commence à saisir les forces en jeu. Maintenant, je peux discuter politique avec Grace. Alors, je récapitule... ce qui se passe à MÉRIVES comme dans la plupart des grandes villes en ce moment... C'est plus compliqué que ça, mais en gros, voilà : il y a deux ans, le gouvernement de Gil Marciac, allié avec la Ligue patriote, a fait voter par plébiscite une alliance pour une Europe nouvelle, restreinte à quelques partenaires, une Europe protectrice, méfiante. On relance même la consolidation des remparts aux frontières, malgré leur inefficacité avérée. Le peuple a choisi de se lier les mains, la France rejoint les autres États autoritaires : Angleterre, Allemagne, Grèce, Roumanie, Pologne, Autriche, Danemark... Il n'y a plus de réels contre-poids démocrates, l'économie nord-américaine est encore plus déglinguée que la nôtre et s'est écroulée avec plus de dégâts que jamais, entraînant le continent dans le naufrage, la Russie, qui a cru pouvoir profiter de l'effondrement et de

l'abandon des arsenaux nucléaires pour avancer ses pions en Europe de l'ouest, s'est exténuée dans une guerre mécanique à l'ancienne, meurtrière, coûteuse, et a implosé à son tour, la Chine vit un basculement politique et économique intérieur qui la met hors-jeu pour l'instant, et l'Intelligence artificielle a achevé de bouleverser la donne. Moins que l'on pensait, si j'en crois Perl, mais tout de même. L'Afrique s'en sort plutôt pas mal, comparativement. Comme chez nos voisins, l'État français a d'abord privilégié les grandes métropoles. Les campagnes, toujours de plus en plus isolées et faibles démographiquement, ont vécu ça comme un coup de grâce. Ça a commencé à renâcler méchamment. Pour faire taire la contestation, Marciac a rouvert les camps de concentration pour arabes, ceux qu'ont connu mes parents, pour y rééduquer les opposants, et a raflé les derniers ruraux pour les parquer dans des bidonvilles, en périphérie des métropoles, ne laissant que des fermes nationalisées ou celles, comme la nôtre, qui offrent des produits haut de gamme. Bon. Les néo-citadins ont rejoint en ville pas mal de mécontents, ont renforcé leurs rangs et les manifestations se sont amplifiées, de plus en plus dures, de plus en plus nombreuses, un état insurrectionnel permanent, exacerbé par les pénuries d'eau et d'énergie à répétitions. Marciac a envoyé la troupe, il y a eu des morts, selon « La Parole », et il y a eu des désertions. Parce que, tirer sur leurs compatriotes, pour certains soldats : impossible. Alors, Marciac a légalisé les Mains de Fer, ils ont été intégrés à l'armée régulière pour faire le sale boulot. C'est vrai que, jusque là, on nageait dans la bienveillance ! Devant l'ampleur du désastre, un certain général Ary Siodmak a mené un putsch. Il y a trois mois, il a déboulé dans Paris avec ses fidèles, l'effet de surprise aidant, le coup de force a déstabilisé le pouvoir, des corps entiers

de l'armée lui ont fait allégeance, et le gouvernement Marciac a dû s'exiler en Angleterre. Siodmak a établi un gouvernement provisoire. Mais évidemment, c'est le merdier le plus total : les autres pays fascistes ne reconnaissent pas le gouvernement Siodmak. Financé par eux, Marciac dispose toujours de troupes et tente de reprendre l'avantage, et dans certaines villes, comme Mérides, notre voisine, les partisans de l'un et de l'autre s'affrontent. Sans compter tous ceux qui espèrent profiter du chaos pour imposer une troisième voie. Sauf qu'ils sont cinquante à en avoir une idée jalouse et exclusive, de leur troisième voie. Résultat : des colonnes de familles en exode sur les routes et dans nos campagnes, prises entre les Mains de Fer et les clans adverses, de pauvres gens effarés fuyant la guerre civile et toutes ses factions pour ne trouver, dehors, qu'un désert humain où ils risquent une famine égale. Ils longent les anciennes voies ferrées, surgissent sur la crête d'une colline, au milieu d'un champ, traversent par grappes une route, bivouaquent la nuit à distance respectueuse des fermes nationales, généralement acquises à Marciac. Envoient parfois des éclaireurs pour nous demander de l'aide. Nous sommes d'autant plus charitables que notre stock périssable est important. Pas d'argent — ils n'en ont plus — du troc. Il ne faut pas y voir de cynisme ; nous sommes heureux collectivement, 'du bien que les circonstances nous autorisent à faire'. Raym a prononcé une phrase de ce genre — *Le bien que les circonstances nous autorisent...* Perl a souri en l'entendant proférer ça sentencieusement à la réunion. J'ai failli applaudir. Pastou a renchéri Pour sûr, mon ami, on a l'autorisation. Phrase que nous avons approuvée, comme nous acquiesçons à tout ce que dit Pastou, à tout hasard.

Ce matin, Je suis à la distribution. C'est moi qui ai demandé ce travail à Perl, histoire de me sentir utile, d'avoir le sentiment de peser un peu sur les choses. On s'est levé tôt, on a disposé nos légumes et nos fruits, notre vin, notre pain, les gros sacs odorants d'épices et de graines, sur les larges tables qui servent aux fêtes, réquisitionnées pour l'occasion. Les effarés dehors avaient bivouaqué, attendaient depuis l'aube. On a ouvert le portail en grand. À ce signal, les paquets au sol se sont défaits un à un. Des amas indistincts de haillons et de balluchons, ont surgi des silhouettes humaines. Lentes, épuisées, douloureuses à voir. Même les enfants avaient des gestes lourds. Une vision sortie d'une gravure du moyen-âge. Perl a dit avec une expression désespérée Ça me rappelle ma jeunesse. Les voici, j'en suis intimidé, voici cette masse sans contours, muette, qui avance et hésite d'abord, n'ose se précipiter vers l'abondance qui étale ses tentations à quelques mètres. Les pauvres pénètrent dans la cour en poussant devant eux une nappe de remugles vénéneux — ça vous saisit (et ça vous hante longtemps), ce brut parfum de misère, juteux de moisissure. Nos ouvriers conduisent ceux qui le désirent vers un point où ils peuvent se laver et je commence la distribution du pain. Les mains se tendent. C'est gratuit, rationné mais gratuit. C'est tout ce qu'on peut faire. Le caractère dégressif de notre générosité a été validé en réunion : après le pain, il y a une soupe chaude, très appréciée le matin, de petits dons sont bienvenus mais pas obligatoires, on n'insiste pas. Enfin, au fond de la cour, des sacs de féculents, des légumes, des biscuits, du sucre, de l'eau potable... Il y en aura pour tous, mais là, il faut un échange du bon niveau. Les réfugiés fouillent les sacs et les poches dans l'espoir de trouver une offre valable. Les négociations s'ouvrent. Perl et Tooya excellent à cet

endroit. Elles ne lâchent rien, restent sourdes aux suppliques déchirantes que des mères leur adressent, aux colères de certains. Colères qui ne vont jamais trop loin : des hommes de chez nous, postés vers le dépôt, montrent ostensiblement leurs armes et les vellétés d'en découder retombent vite. Il vaudrait mieux que ça ne dégénère pas, parce que les matrones ont interdit de munitionner les fusils. Les armes sont là pour la démonstration, et ça suffit. Le plus dur est de les renvoyer. Leur indiquer la sortie sans sourciller, Adieu, Bonne chance, éventuellement chasser les plus épuisés, qui veulent rester une nuit de plus sous notre protection. Mais les matrones refusent de laisser s'installer des camps, les voir devenir des cités d'urgence, des bidonvilles de plus en plus peuplées et ingérables. Alors, parfois, c'est la manière forte pour les convaincre de s'éloigner, de reprendre la route. « Nous n'avons jamais été gentils au point de devenir stupides » a résumé Raym, les bras croisés, surveillant le départ d'une famille renvoyée. Où vont-ils ? Raym a haussé les épaules, Vers l'ouest, il y a une région irradiée, tu sais ? C'est vide d'habitants, la nature y est comme neuve et il y a de la place. De quoi vivre heureux pendant quelques années, jusqu'à ce que les cancers sifflent la fin de la partie. Ils vont là, je pense, ils vont mourir là-bas.

Des regards insondables, Raym m'avait lu un texte avec cette expression. Qui me semblait intéressante. Je l'avais relevée et Raym avait souri gentiment pour me refroidir d'un « C'est une formule très convenue, tu sais ». Convenue ou pas, Raym, je t'assure : c'est la vérité, j'y suis confronté, à présent, ils sont braqués sur moi quand je pose du pain dans une main, de plus en plus vite pour ne pas y être trop longtemps exposé, à ces regards, proprement insondables. Je me perds en eux, tous identiques,

de la vieille femme au nourrisson accroché à sa poitrine sèche, à l'homme vaincu, au jeune garçon dépouillé de pensées. Sûrement qu'il y a parmi eux des érudits, des savants, des intellectuels, des gens qui autrement parleraient clair, rapide, d'autorité, des qui avaient imaginé de tels lendemains. Ici, ils sont ravalés au rang muet de l'idiot. Autant de gouffres. Insondables, oui. Une semaine d'errance, la destruction de leurs maisons, la disparition de tout ce qu'ils ont connu, la faim qui s'installe et ne les quitte plus, la mort qu'ils ont croisée chaque jour plusieurs fois sans doute, et voici comment on les fabrique, ces regards sans fond où s'enfonce et rage en silence, une ténébreuse, sale, inhumaine résignation à mourir.

Il y a un petit groupe distinct des autres, ni une famille, ni une ethnie, une petite communauté visiblement soudée. Une dizaine de garçons et filles, des ados ou guère plus âgés. Ils ont mangé ensemble et ne se sont pas dispersés après. Aucun ne s'éloigne du cercle sans être accompagné. Ils me font une impression étrange. Pas désagréable, cependant. Ils m'intriguent. Personne ne leur prête attention parmi les réfugiés, ou bien... En fait, je pense qu'on les évite. Ils ne discutent pas forcément, s'assoient en silence et observent les autres. Ils n'ont aucun thell, aucun écran, ne semblent reliés qu'entre eux. Leurs vêtements sont relativement propres, ce qui contribue à les distinguer, au milieu de la foule homogène de crasse et de poussière coagulées. Ils sont allés vers les matrones pour échanger des objets contre de la nourriture, du savon, de l'eau potable. Alors, j'entends Perl s'exclamer Où est-ce que vous avez trouvé ça ? et aussitôt, il y a une réfugiée, tout près de moi, qui leur siffle,

venimeuse, comme si elle retenait depuis longtemps l'envie de leur asséner sa vérité : « Vous voyez ? On va avoir des ennuis à cause de vous ! » et à la suite, les groupes dans la cour s'animent, les autres compagnons d'infortune se rebiffent « J'en étais sûr », « on aurait dû les virer », « z'apportent que des emmerdes, ceux-là », etc. Intrigué, je m'approche, jouant des coudes pour mieux voir. Devant Perl, dans un espace qu'elle a dégagé pour mieux l'observer, il y a une arme comme je n'en ai jamais vue, énorme, sophistiquée, avec des blocs de charge rangés dans une ceinture et quantité de gadgets périphériques. C'est visiblement neuf, sans doute très lourd, c'est manifestement mortel et terriblement destructeur. Nom d'un quark ! D'où ça sort, cet engin ? Les jeunes ne répondent pas. Celui qui a exposé l'arme fixe Perl. Alors, ça vous intéresse ? Perl fait Non de la tête, Raym est venu aussi. Nous détaillons l'objet du regard, sans oser le toucher. Ce n'est pas l'envie qui nous manque mais il nous semble que le saisir, le soulever, le retourner pour mieux en mesurer la complexité, déclencherait quelque chose. Quelque chose qui ressemble au malheur, à la catastrophe. Perl résume l'état d'esprit général en disant On ne prend pas ce genre de machines chez nous, désolé, remballiez-moi ça. Le garçon désigne nos deux gardes avec leurs fusils Vous êtes armés, non ? Rien à voir, intervient Raym, nos vieux fusils maintiennent l'ordre et nous protègent des brigandages, mais là, c'est autre chose. C'est une arme de guerre, volée à un arsenal ou à un soldat, c'est référencé, connecté, suivi, pareil pour les munitions. En ce moment, je suis certain que l'armée sait que ce machin est là. C'est la première fois que je sens une angoisse dans la voix de Raym, et je dois dire que ça m'impressionne. Le gars hausse les épaules et je vois les

autres afficher une mine moqueuse assez révoltante, On traîne ça depuis une semaine, personne nous est tombé dessus, soyez pas paranos ! Bon, dit Perl, agacée, de toute façon, on n'accepte pas ça ici. Si vous n'avez rien d'autre, allez manger votre soupe, faites votre toilette, reposez-vous quelques heures et partez. Comme le garçon s'apprête à reprendre son arme en grommelant des insultes, Raym pose sa lourde paluche dessus : Attendez, vous l'avez volée, vous l'avez trouvée ? D'où elle sort ?

- On s'en fouck, d'où elle sort. Vous prenez ou pas, c'est tout.

Raym est sur le point de lâcher l'affaire. Perl prend le relais.

- C'est pour vous, les amis. Vous devriez vous en débarrasser.

- Merci du conseil. Vous en faites pas pour nous.

- Vous n'avez pas tué, n'est-ce pas, pour l'obtenir ?

- Non matrone.

- Je ne suis pas ta matrone. Allez, ramassez-moi cet engin de malheur et éloignez-le le plus possible de nous.

Les gamins s'exécutent. L'arme est enfouie sous des couvertures comme on emmaillote un nouveau-né, et disparaît parmi eux avec toutes les munitions et gadgets. Dans le groupe, d'autres prennent la place de leur compagnon et se délestent de quantité de pièces mécaniques, fils de cuivre, éléments d'ordinateur, que Perl accueille avec joie. Et là, vous demandez pas d'où ça vient ? glisse malicieusement une fille. Perl l'ignore et me rappelle Demain pour toi, c'est congés, ce soir tu es au poste de vigie.

La nuit est à quelques heures de céder la place au jour et je viens relayer le jeune ouvrier, un certain Kadhira je crois, en haut du mirador. On

a conservé cette habitude, née avant mon arrivée, bien avant, quand la pénurie a fait surgir des bandes organisées de la ville, qu'elles venaient faire des razzias dans les fermes. Du passé, tout ça. Aujourd'hui, on n'a plus à craindre que de petites bandes locales, redoutables pour un voyageur solitaire ; pas assez fortes pour oser attaquer une exploitation. Nous sommes armés, nous avons de hauts murs. Et des postes d'observation. Autant de précautions, c'est du folklore, résume Perl, parce que ces petites mafias du cru profitent d'un reste de réputation, censée faire trembler les plus faibles. Elles ne sont plus si nombreuses, et guère puissantes, il faut arrêter de se faire peur. Raym proteste, « pas du folklore, non ! », il insiste, à chaque réunion parvient à nous convaincre de ne pas baisser la garde et la période trouble que nous traversons semble lui donner raison. On n'est peut-être pas loin d'une crise de subsistance à Mérives et d'un regain de violence organisée. Un choc dans la structure me fait sortir de mes rêveries. Qu'est-ce que c'est ? Quelqu'un grimpe à l'échelle métallique... Khadir ? T'as oublié quelque chose ? Ce n'est pas Khadir, c'est Grace. Je m'ennuyais, elle me dit. Moi aussi, je réponds en mentant un peu. Elle prend pied sagement sur la plate-forme étroite, entre dans la lumière, je ne sais pas comment elle fait, je suis instantanément et uniquement préoccupé d'elle et d'elle seule, on pourrait bien être encerclés par les Mains de Fer, je ne me détournerais pas de ma fascination pour le visage de Grace, le corps de Grace... Je le lui dis d'ailleurs : « On serait assailli par les Mains de Fer, je m'en foutrais, je resterais pour toujours le regard en toi, les oreilles assourdies par tes cuisses. » Elle me regarde en souriant, imagine le tableau et me bouscule quand elle saisit. Puis elle se blottit contre moi et on regarde la nuit tous

les deux.

- Mes parents disent que les paysages étaient criblés de lumières, autant que d'étoiles dans le ciel, quand ils étaient jeunes.
- Ça devait être joli...
- Sûrement.
- Je suis là, en surveillance, et je ne sais pas exactement ce que je devrais faire si une bande attaquait.
- Ben, tu lances les trois coups de sifflets, non ? Tu as bien ton sifflet ?
- D'accord, mais après ?
- Tu descends et tu files vers l'armurerie, comme tout le monde.
- Je ne sais pas me servir d'un fusil.
- Les assaillants n'auraient pas de soucis à se faire avec nous non plus. Tipi est nulle et moi, disons que je me débrouille.

Le parfum des cheveux et des épaules de Grace, sa blondeur et l'éclat de sa peau. Quelle chance j'ai ! Je la serre plus fort contre moi.

- C'est drôle, vos noms : Grace, Tipi, ça vient d'où ?
- Des actrices de cinéma que mes parents aimaient. Je ne sais plus quel réalisateur... Mon père nous a montré, à Tipi et moi. Doucement, tu m'étouffes.
- Pardon. Tu restes avec moi jusqu'à l'aube ?
- Mon chéri... Non, je vais me coucher, demain je suis à la traite. Mais j'ai cinq minutes.

Elle tourne son beau visage vers moi, dans une gracieuse torsion qui lui

fait un cou de biche (ou ce qu'il est convenu d'appeler un cou de biche et dont je n'ai pas la moindre idée), et on s'embrasse doucement, longtemps. Collée comme ça contre mon ventre, Grace ne peut pas ignorer l'effet que produit ce baiser prolongé sur moi. On se détache avec la même gentillesse qui a porté ses lèvres au contact des miennes. Elle est restée sur son idée de tirs, de violence, je vois bien, l'idée a fait son chemin. Après un long silence, les yeux noyés dans l'obscurité autour de nous, elle reprend.

- Tu sais que les Mains de Fer, à l'origine, c'étaient des brigands qui terrorisaient la campagne ? Avec le temps, ils se sont organisés en milice mafieuse pour protéger leurs sources de revenus, ils se sont rapprochés de l'idéologie des Patriotes et puis, un jour, la milice a été intégrée à l'armée régulière en conservant son nom de bande. C'est une histoire ancienne, je veux dire. Même démantelées, les Mains de Fer sont encore dangereuses.

- Tu m'en diras tant.
- Tu ne vas pas chercher à venger Michel, hein ?
- Bien sûr que si. Tu vois bien qu'il n'y aura pas de procès. Je vais rechercher ce Bersek et le tuer.
- Ne dis pas de bêtises.
- Je ne dis pas de bêtises. J'y pense sans arrêt.
- Mon chéri, voyons, tu es un petit employé de ferme, un beau garçon sensible et que j'aime. Tu n'es pas un justicier.
- Tu me connais mal. Je le retrouverai et je le tuerai. Je m'en suis fait le serment.

- Alors je te protégerai.
- Tu me pro... Oh ? Qu'est-ce que tu fais ?
- Puisque je suis là...
- Euh...

Je laisse faire. Je pourrais fermer les yeux pour ne profiter que du bonheur qu'elle m'offre, penchée sur moi, je reste regard fixé sur la nuit, perdu dans cet abîme horizontal ouvert devant moi. C'est très bon, cette sensation où s'emmêlent plaisir de chair et vertige de l'infini. Le sensible et l'inaccessible, simultanés, je sens que c'est rare. Elle prend son temps, s'applique. Oui, prends ton temps, Grace, jusqu'à l'aube, jusqu'à la garde, jusqu'à l'étouffement, jusqu'à l'explosion. Moi aussi je vais prendre mon temps, prendre mon t Eh ? Sur un petit rire, Grace suspend sa caresse et se redresse bien avant la résolution, Voilà, me dit-elle en refermant mon pantalon mouillé de salive. Je proteste pour le principe mais je ris avec elle, complice et amoureux. Elle repart en me laissant dans un état qui demandera quelque temps avant de décroître. Comme ça, tu penseras à moi, me dit-elle après un rapide baiser, et elle reprend l'escalier.

Ça s'arrose ! Dès que le blocus de Mérives a été levé, on a tenté notre chance. Raym et un assistant sont partis avec le camion bourré jusqu'au toit et ils sont revenus, heureux d'avoir tout vendu, et prodiges en bonnes nouvelles. La circulation libre est rétablie sur l'ensemble du territoire, la loi martiale est levée. Le général Siodmak, à la tête du gouvernement provisoire, se veut le garant de la démocratie, il va dissoudre les Mains de Fer et promet des élections pour l'automne. On

libère les opposants. Le gouvernement en exil refait surface sans contester la ligne choisie, Marciac essaie de jouer l'apaisement et constitue une liste, même si je crois que nous sommes une majorité à ne plus vouloir de tels arrivistes qui nous ont menés au bord du gouffre. Il y aura une nouvelle constitution, qui tiendra compte des dérives autoritaires du passé. Tous ces bouleversements à venir engendrent d'interminables débats, partout, « La Parole » s'en fait l'écho et c'est passionnant. De tenter de capter les différentes opinions, d'essayer d'en déduire ma propre idée, j'en suis travaillé, je me sens dispersé et perdu, ma conviction du matin se déglingue toute seule avant la nuit. Tooya sourit quand je lui confie mon désarroi, comme c'est dur de trancher. C'était comme ça, dans le temps, elle me dit. On discute sec, les plus avertis décrivent une situation précaire, des équilibres qui mettront du temps à s'installer, des lendemains difficiles, n'empêche, les choses vont rentrer dans l'ordre. En tout cas, dans l'ordre qui prévalait jusque là. Ordre défaillant, fragile, contesté, mais un ordre, quoi, qui permet à la société de fonctionner et aux philosophes de passer un poste de contrôle sans se faire buter. Personne n'en demande plus, ici. Hein, Perl ? Perl m'écoute distraitement au milieu du vacarme de nos joies, elle hausse les épaules, Oui, tu as raison, elle me répond, avec un air de s'en foutre, et continue de verser notre vin dans les verres empessés qu'on lui tend. On a improvisé un carré de tables dans la cour et on fait la fête. Les affaires reprennent, on va pouvoir écouler le surplus et réembaucher, exulte Tooya, Pastou trinque « à l'armée qui a fait le ménage dans les campagnes » et on trinque avec lui sans relever que ça n'a rien à voir avec la situation actuelle, Mona et Arthur sont allés chercher leurs instruments de musique, on a branché ça vite fait sur du

matériel arrivé de toutes les niches, c'est bon, c'est entraînant, leurs filles dansent, dans leur mouvement transforment le carré aménagé en un cercle de couleurs, Perl bat des mains, Tooya est sur la piste et rit aux éclats, je picole. Grace achève une série de boucles qui la menaient à moi. Elle m'entoure le cou de ses bras chauds. Viens, on danse. Elle est éblouissante, crue, animale, cheveux en sueur collés sur le front, jeune poitrine saillante, Allez viens, qu'est-ce que t'attends ? Je n'ai aucune envie de lui résister. Les Noex ont entamé un morceau que j'aime bien, une version sombre et tachycardiaque de *Néoprène*, je me lance sur la piste improvisée. Toute la compagnie sait que nous dansons très bien tous les deux, on se pousse, on fait place pour mieux nous regarder. Ce soir, ma chérie, ils vont pas en croire leurs yeux, on va les souder, je te le dis. Et c'est vrai, on les soude, tout le monde rejoint les bancs contre les tables pour applaudir et admirer, et nous, grâce à Grace, touchés par la grâce, on en rajoute, on en fait des tonnes, on se déhanche et on balance, jambes et bras, et tête, tout en rythme se combine, se détache et ondule. Regards rivés l'un à l'autre, on ne sourit plus, tant on met de soin à exécuter nos gestes à la perfection. Ce soir, ma chérie, ce soir... Grace roule contre moi sur un mouvement et me souffle, On les soude comme jamais. Enfin, ses parents lancent un dernier accord en apothéose et terminent le morceau. On suspend notre pas à l'exact aplomb de la musique. On se fige pile au centre de l'assemblée. Révérence. Délire dans la foule. Merci, merci, prenez modèle, admirez le couple idéal. On est jeunes, on est beaux. Nous sommes Grace et Malik. Mon frère me verrait, il saurait que son *Nourse* n'est plus.

Mona et Arthur fatiguent, la nuit est avancée, les rires s'espacent et leur musique s'est amoindrie, réduite jusqu'à paraître une respiration, respiration qui fait baume et nous apaise. Tipi, qui a pas mal dansé sans boire une goutte d'alcool, s'est décidée à participer, ses parents ont insisté, le petit public que nous sommes aussi, elle s'est levée en disant Vous l'aurez voulu, elle s'est éclipsée pour revenir avec son violoncelle. Maintenant, ses parents font une pause et la regardent. Leur fierté. Je ne crois pas que Grace joue d'un instrument. Je lui ai demandé, elle m'a souri sans un mot, a fait du geste une allusion grivoise pour toute réponse. La table où nous sommes est désertée et les convives se raréfient sur les côtés du carré. Les deux sœurs ne se ressemblent guère. Et pour cause, elles n'ont pas le même père. Tipi est belle, aussi, plus rousse que ma blonde Grace, la peau également claire, elle a le même port de reine que sa demi-sœur, que leur mère, surtout quand elle joue, comme ça, le violoncelle incliné en longue créature qui pleure sur son épaule. Cette musique... Je demande Qu'est-ce qu'elle joue ? mais Grace s'est évanouie, je la cherche du regard et la découvre, filant avec une pile de plats vers la cuisine éclairée. C'est une prière, dit Raym qui est opportunément venu s'asseoir près de moi, une prière juive, ça s'entend. J'acquiesce : il y a en effet des accents yiddish très reconnaissables, chaque passage d'archer sur les cordes fait un sanglot poignant, ça vous traverse, vous perce d'une douleur que l'âme accueille, docile et souriante. Tout le monde fait silence. On dirait que la nuit s'est arrêtée au dessus de nous, que le ciel encombré d'étoiles s'est figé, nous sommes les derniers vivants. Pas très adapté pour une fête, ce morceau, mais je vois dans les yeux éperdus que je croise, dans les postures lasses que nous prenons à présent, bousculés de bonne

tristesse, que nous avons besoin de ce moment, de cette spiritualité. Je pense à Michel, regrette fugacement qu'on n'ait pas pensé à Tipi pour l'enterrement... Car ce soir, une voix nous prononce, tous. Une voix mystérieuse murmure à chacun le récit de sa propre existence, en fait de lui tout à la fois le spectateur et l'auteur. Alors, forcément, en cet instant, la vie des plus vieux est une légende évanouie en cours d'invention, et l'effort de restitution les accable. Mona et Arthur sont abîmés dans une sorte de dérive secrète, Pastou s'est endormi mais les muscles de son visage sont agités, ses traits malaxés par une peine lointaine, Perl est debout, sur le seuil de l'entrée, Tooya est venue contre elle, elles écoutent et se serrent par la taille. Je crois que la prière dit combien la vie est fragile, je crois qu'une peur de se perdre vient de naître en elles et les rend plus précieuses l'une à l'autre. Et je les comprends soudain, mieux que jamais, au plus cru de leur vérité. J'ai peur de perdre Grace. Je suis concentré sur Tipi en train de jouer quand Raym reprend, à voix basse, gravité en harmonie avec la majestueuse élégie qui s'élève, La vieille société infantile de nos parents était également une société impitoyable, ils auraient dû réfuter toutes les occasions de se divertir de la réalité, pour mieux en affronter les enjeux et le sérieux. Le sérieux, Malik, tu entends ? Ce ne fut pas le cas. Ils préféraient et nous préférons toujours les contes et les mythes. Nous emportons dans la tombe, la vie, la beauté sauvage et les grandeurs du monde, les bras croisés sur le miel des leurres. Et ce constat de notre impuissance à penser la cruauté des choses nous accable. De quoi sommes-nous tristes quand nous pensons à hier ? Du temps passé, passé trop vite, de la mort qui approche ? C'est ce qu'on dit généralement ; je n'en suis pas certain. Tu sais, la nostalgie nous amène

confusément à croire que nous avons mal agi, autrefois. Nous étions immatures et bien que nous suspicions nos puérités, nous ne croyons pas que nos actes soient par là plus excusables. Quand j'écoute Tipi, je pense à mes failles et je trouve les leurres qui me permettent de les absoudre. C'est pour ça que la musique, simultanément, nous déchire et nous réconcilie avec nous-mêmes. C'est possible, dis-je sans conviction. Raym me considère alors avec une gravité que sa légère ivresse exagère comiquement. Tu as quel âge, Malik ? J'ai vingt ans. Raym revient un moment au jeu d'archet de la musicienne, il balance son buste d'avant en arrière en murmurant la mélodie, il s'apprête à parler et cherche les mots, je suis sûr qu'il pense que je ne peux pas comprendre sa conception de la nostalgie, parce que je suis trop jeune. Sauf que je peux, et le fait qu'il en doute m'irrite. J'ai envie de couper court, me revient une phrase de Michel qui me permettra de changer de sujet, Michel m'a dit un jour que tout avait commencé avec l'indifférenciation. Exactement il a parlé du 'triomphe de l'indifférenciation'. Qu'est-ce qu'il voulait dire, à ton avis ? J'en sais rien, bougonne Raym, parce que j'ai contrarié son prochain monologue. Ce qui ne l'empêche pas de se lancer, après avoir fait ce bruit désagréable, en soufflant fort par les narines : « Peut-être qu'il a voulu dire qu'à une époque, tout semblait d'importance égale, que tous prétendaient à une légitimité sans autorité, je veux dire, sans l'autorité de l'auteur, les bons et les mauvais livres, les médiocres et les génies, les autodidactes et les spécialistes, tout se valait, sous prétexte que chacun avait droit à la parole publique. Une certaine vulgarité inhérente à la démocratie. Moi, je trouve ça bien : pourquoi je m'interdirais de penser et de m'exprimer ? parce que je n'ai pas le bagage suffisant ? Or, je ne suis

pas idiot, je crois que je peux apporter ma pierre. Peut-être qu'il s'agit d'avoir assez d'humilité pour hiérarchiser, par soi-même, la pertinence de ce qu'on apporte. L'indifférenciation dont parlait peut-être Michel, c'était l'abandon par les penseurs, de la foi en l'importance de leur propre voix. Le souci du sérieux. La dérision menaçait universellement, le sérieux était jugé indécent et vulgaire, on disait que la gravité était la profondeur des cons. Il fallait être léger. Qui ne s'y pliait pas était un prétentieux, un pédant, un arrogant, un cuistre. Je sais que tu as du vocabulaire, je lui dis, pas la peine de... mais il poursuit son idée Notre devoir est d'avoir une conscience, d'exprimer avec foi ce que l'on pense honnêtement, mais de ne pas se croire autorisé au delà de ce que nous sommes, de ne pas aborder la vie avec trop de prétention. Il faut savoir être démuné face à ce qui nous arrive, ce qui n'empêche pas d'être conscient... et sérieux. Qui a écrit *Tu n'apportes rien ? Mais si, j'apporte mes mains vides ?* Je ne sais plus... Ah si, bien sûr : c'est de Louis Scutenaire. La vraie générosité, c'est d'approcher le monde et les autres avec ses mains vides, c'est d'être disponible, non ? Es-tu bon, Malik, es-tu généreux ?

Je me tourne vers lui, Fouck ! Ce que t'es bavard quand t'as picolé, toi !

Messages d'Oäne et de JuLIA, qui ont apparemment recouvert leurs capacités. Les expressions des visages synthétiques sont cohérentes, les discours construits et intelligibles. On ne ressent plus cette sensation de comique qui accompagnait chacune de leur apparition. Mono Bersek est en cavale. Il est recherché, mais il ne faut pas s'attendre à ce qu'on le retrouve avant longtemps. Oäne nous concède que le type a sûrement des appuis parmi les anciens des Mains de Fer, il existe des réseaux, des

vieilles complicités un peu partout dans le pays. Facile pour lui de disparaître. On est parti pour des années de tractations administratives avant de se résigner à un probable procès par contumace. Perl est désolée. Je fais mine de l'être aussi, alors qu'en réalité, si je suis honnête... Allons, je sais bien que Grace a raison, au fond. Je ne suis que Malik, incapable de prendre une arme, de viser quelqu'un et de le tuer, malgré toute la colère qui me revient quand je pense à la mort de Michel. Mon frère ne serait pas étonné, je suis et resterai Nourse. Il n'y a bien que dans les illusions de la nuit, aux franges du sommeil, quand des paroles insensées se mêlent à des visions qui échappent à la volonté, quand les rêves ne sont pas encore invités mais qu'on les devine, sous-jacents, prêts à franchir le seuil de l'endormissement, il n'y a bien qu'ici où je suis un héros, un vengeur, un tueur. Je surprends Bersek dans une situation quelconque, souvent autour d'un feu de camp, je ne sais pourquoi, je me le représente souvent avec des déserteurs, en pleine forêt, je suis armé, il me découvre, stupide, gueule défaite par la peur, balbutie des suppliques que j'interromps brutalement en appuyant sur la gâchette. Mon pouls s'accélère, l'adrénaline envoie des éclairs blancs dans les veines, je suffoque, la tête de Bersek explose, les autres n'ont pas le temps de faire un geste, je les menace, leur dis de filer ou les massacre à leur tour, impitoyablement, Grace accourt, elle me prend dans ses bras, son buste ensanglanté à mon contact, je lui fais l'amour violemment, je la blesse, la meurtris... Bon, ça va, Malik, arrête, tu n'es que ce pauvre adorable Nourse, qui n'a jamais fait de mal à personne et devrait se trouver heureux de ce don pour la gentillesse. J'ai apporté mes mains vides au monde, peut-être. Ce devrait être un motif de satisfaction. C'est aussi ce que

Grace aime en moi, je le sais, ma douceur, ma placidité quand elle me revient après une aventure, ma joie de vivre, ma bonne humeur un peu étiolée après ce que j'ai vu, vite revenue pourtant, et c'est encore un signe que je ne pourrais jamais... Si j'étais empoisonné par la vengeance, je ne sourirais plus, je ne mangerais plus, jusqu'à ce que justice soit faite. J'hésite à aller sur la tombe de Michel, parce que j'aurais l'impression de devoir lui rendre des comptes. De ses profondeurs, il me dirait T'en es où avec le type qui m'a tué ? Ben, nulle part, il a fui, on va jamais le retrouver, tu sais. Et il me dirait Pourtant tu m'aimais, tu voulais qu'il soit puni, présenté devant la justice des hommes ? Oui, je voulais ça, je veux ça... (Il ricane) Bôh, ce n'est même pas toi qui as contacté JuLIA. Je bafouille, il sourit, plisse les yeux avec malice, Allons, ne fais pas cette tête, je n'ai rien exigé de toi, Malik, souviens-toi. Michel est à nouveau sur la balancelle, à côté de moi, sa tête ensanglantée penchée sur son épaule, et nous regardons le paysage malade devant nous. Je fume et lui présente mes excuses, qu'il accepte. C'est normal qu'il ne m'en veuille pas, je me dis que je suis gentil de m'excuser, au fond. D'une certaine manière, je lui en veux. C'est de sa faute, en vérité. S'il n'avait pas renâclé pour une histoire de légumes. Et ce report de ma culpabilité sur lui n'est pas nouveau : j'ai commencé à lui en vouloir le lendemain de notre retour. Quand il a fallu nettoyer le triporteur. Personne n'avait évoqué le problème et puis, le matin, un des gamins du coin qui nous rend de petits services, un qui a de grandes jambes, pratique pour cette machine-là, a surgi de la remise en sautant comme s'il avait touché un câble sous tension, Putain mais c'est quoi ce putain de skrite ? J'étais là, pas de chance. Je lui ai demandé, l'air le plus détaché qui soit, essayant d'ignorer

le vilain pressentiment qui me tordait les viscères Quoi, quel skrite ? et pendant qu'il me hurlait sa réponse, je voyais le triporteur par la porte entrebâillée du local, je devinais les roues dans l'ombre, la balancelle, qui oscillait encore. Le gamin était entré en sifflotant. La routine. Tooya avait dû lui demander, Va aux Essarts chercher tel truc, la réserve d'huile ou des vieux pneus pour tailler les semelles ou que sais-je, et le gamin s'était dit Tiens, je vais y aller avec le grand triporteur, parce que c'est plus marrant que de trimbaler une carriole accrochée à un vieux vélo... Ce tripo, c'est la classe, ça file, c'est grand, et lui, il est assez longiligne pour s'en servir, alors... et il a vu ce que j'ai vu, quand je suis entré à sa suite, qu'il me montrait ce skrite, ce bordel, cette merdasse. La balancelle, noire de sang coagulé, des jus douteux qui dégouttaient sur le ciment et, aussi brutale que la vision, mûrie lentement dans l'air confiné du local, l'odeur méchante de la mort. J'ai dit au gamin, Je m'en occupe, barre-toi, oublie. Et j'ai tout nettoyé, tout seul, j'ai repoussé Pastou qui voulait me donner un coup de main. Là, Michel, je t'ai maudit. Il faisait chaud, l'odeur terrible de, de tout ce sang et pas seulement, tout ce que tes muscles relâchés ont laissé passer, tout ce qui avait dégouliné, comme ça, le temps que je te ramène ici, le temps de la pose aussi, ça a fait un sacré skrite, oui, gamin, un sacré skrite. Combien ça contient d'humeurs, un être humain ? J'ai épongé, lavé, brossé, ça ne partait pas, j'avais l'impression que le sang avec tout le reste affluaient toujours, s'épanchaient de nouvelles plaies, du ventre crevé de la mécanique, mécanique humaine, humaine car les rouages imprégnés de cette lie prennent vie et meurent aussitôt. La banquette était encore toute sombre de détergent et de souillures, qu'il fallait que je rince le sol au jet. J'ai dépassé le quota de

flotte mais tant pis, les matrones ne diraient rien. Je chialais dans la pénombre tiède de la remise, et je te maudissais Pourquoi tu l'as ramenée, hein, pourquoi t'as pas fermé ta grande gueule, on serait en train de goûter une bouteille en ce moment. Skrite ! Fouck ! C'est vrai, des fois, quand je repense à ça, je crois que je te hais plus que je ne déteste Mono. Tiens, je me mets à l'appeler par son prénom, l'autre. Étrange familiarité.

V

Encore des réfugiés, ce matin, devant le portail. Si leur nombre diminue, c'est vrai, le phénomène ne ralentit pas. Ils ne viennent plus seulement de Mérives ou d'autres cités de la région, ils marchent en fantômes depuis des contrées que nul d'entre nous n'a visitées, ils suivent en somnambules des routes, des fleuves, des rails désaffectés. Nous sommes au carrefour entre la route du sud et celle qui traverse le pays d'est en ouest. C'est qu'il reste encore des endroits malmenés par des factions innombrables, adverses, alliées parfois, dans un jeu stratégique d'une complexité à prendre mal au crâne, à se demander si les protagonistes eux-mêmes s'y retrouvent. Il y a eu une plastorm, une tempête de plastique, cette nuit, à perte de vue le paysage est saupoudré de cette cendre scintillante qui s'accroche aux cheveux et fait comme une écume épaisse au pied des murs. Le ciel est clair à présent, déchargé de sa lie. Le temps s'est rafraîchi, les amoncellements de réfugiés, sous le couvercle de poussière artificielle, ont l'air plus compacts que d'habitude. Je les fais entrer ; ils s'ébrouent, fantomatiques, et approchent. Le négoce étant reparti, nous ne pouvons plus échanger beaucoup de nourriture avec eux, nous avons conservé cependant la distribution gratuite de soupe et de pain. Les parts sont moindres ; c'est le paradoxe, alors que la crise politique est finie et que la situation du pays est censée s'être améliorée. Le défilé de misère a des effets sur notre attitude, comment dire, cela nous rend... solennels ! Nous effectuons les dons avec une gravité que nous n'avions pas au début, des mots de sollicitude plus nets, sûrement moins

chaleureux. De la sympathie et de la prudence. Il faut dire que les débordements se multiplient, les exaspérations montent vite. Perl a accepté qu'on munitionne les armes. Deux balles seulement. Une pour le tir de sommation, une en dernière extrémité, en cas de légitime défense, et encore... Grace soupçonne les gars d'en mettre davantage dans le magasin de leur fusil, Sinon, ils se sentent nerveux, me dit-elle en ricanant. Je suis encore à la distribution. Pas par choix, cette fois, je ne suis plus volontaire : ma générosité a connu une érosion sous l'effet de la routine. Les regards insondables me sont devenus opaques et muets — je n'ose dire insupportables. D'où ma solennité, que j'analyse comme un masque pour tenir la douleur à distance. Aujourd'hui, ils sont très nombreux. Une centaine, on ne pourra pas tous les nourrir, va y avoir de la contestation. Ce sont des femmes et des enfants, majoritairement. Pas forcément échappés de Mérives ; j'entends des langues étrangères. Une femme vient vers moi, ses vêtements blanchis par une pellicule de plastique, elle a le type arabe, comme moi, Fils, tu vas me donner du pain pour mes enfants. Je ravale le mépris que m'inspire à chaque fois cette familiarité de circonstance, je ne dis pas « Je suis le fils de mes parents », je prononce avec un brin de honte Voici ta part et celle de tes enfants, il y a de la soupe aussi. La femme a plus de soixante ans. Plus jeune, elle m'aurait appelé 'Frère' et ça m'insupporte, je sais ce qu'elle pense, je devine tout le passé qui la retourne et la place contre moi, Fils, mes enfants n'ont pas mangé depuis deux jours, il leur faut plus que ce que tu me donnes, c'est trop peu. Et comme je ne bronche pas (solennel, solennel), elle me crache quelques bonnes insanités que je ne comprends pas, ayant refusé d'apprendre la langue de mes parents. Elle tend un doigt accusateur Toi, tu

te crois le fils de qui ? de ceux qui nous ont envoyés dans des camps ? Comme je fais signe aux suivants d'approcher, la femme crache par terre. J'ignore son geste, fais mine de ne pas avoir vu, je presse les autres, Dépêchons, dépêchons ! la voix la plus calme du monde. Quand même, ça me secoue. Grace n'est pas là. Tant mieux, je n'aurais pas aimé être humilié devant elle (parce que, oui, je me sens humilié).

Des hommes à présent, grands et solides. Je ne les avais pas vus, ou plutôt, je les avais pris pour des vieilles débiles et branlantes. Le plastique usé, moulu par des kilomètres de vent, le plastique aspiré fin à la surface des immenses décharges du passé, quand il retombe, uniformise et confond les gens et les genres. De plus, ils étaient ramassés, pliés, couverts de fringues douteuses et informes qui les faisaient ressembler à des créatures du néant, de celles qu'on distingue au bout des cauchemars, incertaines, presque mortes, prêtes à s'évanouir dans le sol ou dans la brume. Là, d'un geste ensemble, ils se sont débarrassés de leurs guenilles et je les vois, et nous les voyons tous, des hommes armés, en combinaisons noires, sur l'écran de fumée grise qu'ils ont soulevée. On dirait qu'ils ont grandi d'un coup. Ils sont une dizaine, soulèvent leurs fusils d'assaut, plusieurs d'entre eux mettent un genou à terre et visent, je veux me retourner et crier pour avertir mais trop tard, une salve éclate, nos gardes s'écroulent sans avoir pu faire un geste, les réfugiés s'égaillent en hurlant, je me couche, roule sous un étal, il y a un mouvement des miséreux vers la sortie, les assaillants n'essaient pas de les arrêter, je comprends que ce ne sont pas des réguliers missionnés pour rattraper des fugitifs, sûrement une bande de pillards, un résidu de milices et d'armée dissoute, peut-être des ex-Mains de Fer, mais aucun signe distinctif, les

visages en partie cachés par des foulards et des casques. Ils tirent contre les murs, mitraillent le mirador dont le sommet explose en débris qui provoquent en crépitant au sol, une multitude de geysers de poussière, heureusement il n'y avait personne là-haut à cette heure-ci. Cris, confusion, tirs, pourvu que Grace se tienne à l'écart, je pense à elle, mon cœur cogne à m'assourdir, des gens de la compagnie accourent malgré le danger. S'ils sont armés, ils sont abattus aussitôt. Un soldat me repère, braque son arme sur moi, je mugis, incapable d'articuler un mot, je mugis terrifié comme un animal pris au piège, il m'attrape par la blouse, un autre le rejoint, on me traîne au milieu de la cour, cendres, objets renversés, cadavres des gars que je connais, je n'arrive pas à y croire, on me fait mettre à genoux, je réalise qu'il y a d'autres personnes avec moi, fouck ! Pastou, Perl, Mona, Arthur... les intrus sont allés les chercher dans les bureaux, dans la laiterie aussi, les bâtiments les plus proches. Au delà, ils savent que c'est inutile, tout le monde a dû fuir dans les champs en écoutant les coups de feu. Je suis soulagé que Grace et Tipi, Tooya, et Raym ne soient pas là. Qu'ils fuient, qu'ils fuient tous, loin ! Le silence se fait, l'écran de poussière s'amincit, j'ai le regard rivé au sol, au mélange de caillasse et d'écailles de plastique qui semble palpiter tellement mon sang pulse fort en moi. « Toi ! » je relève la tête, ils attrapent Mona par les cheveux, la traînent suppliante, toujours agenouillée, elle chute, ils la relèvent, Arthur ne peut retenir un cri C'est ma femme, par pitié, laissez-la, qu'est-ce que vous voulez ? Perl essaie d'intervenir Il y a ce qu'il faut pour tous, ici, dites-moi ce dont vous a... mais un coup de pied dans la figure l'interrompt et Perl est renversée, visage contre terre. Pendant que les autres braquent leurs armes sur les issues et les accès, préviennent

toute possibilité de danger, quatre d'entre eux sont avec nous à la manœuvre. L'un d'eux a collé le canon de son arme contre la nuque de Mona, gémissante. Un autre retire le bandeau qui filtrait sa respiration, il me tourne le dos, je ne vois pas son visage, il énonce calmement, à l'attention d'Arthur On sait que vous avez une arme à nous, ici, et sa voix me pénètre comme une lame de glace, c'est lui, je suis sûr que c'est... il continue : Un FM 35, elle est où ? Arthur a à peine le temps de prononcer Quoi ? que le type qui tenait Mona en joue appuie sur la gâchette, le coup part, Mona s'effondre. Arthur commence un immense cri venu du fond de ses tripes, douleur, stupéfaction, incrédulité, et Mono Bersek l'abat aussitôt, je suis sûr que c'est lui, Bersek s'amuse de la mort qui vient de surgir et nous écraser tous, il hurle, On déconne pas, on va tout mettre à sac ici pour la retrouver, on va vous buter l'un après l'autre, où est ce putain de FM ? Ça passe pas inaperçu, un engin pareil ! Je veux hurler que ceux qui avaient essayé de nous la vendre sont partis, elle n'est plus ici, mais Pastou me devance et lance Si vous voulez des cerises, je sais où y'en a. Les yeux de Bersek semblent sortir de sa tête, il braque Pastou Qu'est-ce que tu racontes, toi ? L'arme, elle est où, raclure de skrite ! Mais Pastou insiste, tranquille, effrayant de gentillesse et de... d'incongruité, Doit bien y'en avoir cent kilos... Tu te fous de moi, hurle Bersek, le FM, crétin ! Pastou redresse la tête, menton levé Ton arme n'est pas là, pauvre trou, des jeunes ont essayé de nous la fourguer et on les a renvoyés, voilà. Tu as tué de braves gens pour rien, espèce de mouillard. Pour rien. Tu ne vaux pas le millième de l'odeur de leur merde. Bersek et ses compagnons sont brièvement interloqués, ils ruminent l'information, puis l'ex-Main de Fer pointe son canon sur le front de Pastou et tire. Le corps

de Pastou bascule en arrière et se vautre en tas informe, pauvre dépouille molle, abandonnée. On va tous y passer, ces cons-là ne veulent rien savoir. Perl s'est redressée, elle lève un bras pour parler, Bersek la menace J'en ai rien à foutre, moi ! Rien à foutre. Si vous voulez tous crever pour cette connerie, c'est votre problème, ça va seulement nous prendre plus de temps. On sait que le FM est là. On sait que vous l'avez. « Nous ne l'avons pas, je vous le jure. Si nous l'avions, il vous aurait suffi de nous le demander, nous vous l'aurions donné, je ne veux pas d'engin de mort ici ». Bersek explose Vous êtes vraiment des greulons, des fouaille-burnes, des Jus-de-skrite ! et il abat la matrone. J'écarquille les yeux. Perl, oh non, Perl... J'étouffe. Bersek fait deux pas vers moi. C'est bien lui. Il me fixe intensément, de ses petits yeux clairs rapprochés, il ne me reconnaît pas. Sur un frisson, je comprends qu'il ne va même pas se donner la peine de m'interroger, je l'entends dire aux autres : « Bon, on fouille tout le merdier et on le trouve. » Je vois la gueule noire de l'arme sur moi.

Il t